

Denis Gabriel Müller

# POÈMES NOMADES



Illustrés par Zoé dos Santos Costa









# Poèmes nomades

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2023, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com  
ISBN 978-2-9701600-7-6

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

Denis Gabriel Müller

Poèmes nomades

Illustrés par Zoé dos Santos Costa





À Nouchka



|

# TRANSHUMANCES

# Transfert

## Ô mort, reine du naître

Sur le chemin aride  
de la transhumance,  
jaillit au creux du vide,  
embusquée, l'espérance.

Elle est sans cesse oxymore,  
instable libératrice,  
qui déjoue le sort  
des fatals caprices.

Ô mort, reine du naître,  
tu feins de n'être  
que la fin naturelle  
d'un procès sans dentelles.

Il faudra pour te vaincre  
la violente querelle  
d'une vie à convaincre  
contre toute séquelle.

# Topiques

## 1

### Poétique du soir tombant

*Florence, Nouvel An 1995*

L'ivrogne évasif  
avait à peine ouvert  
ses lèvres râches et noires ;  
déjà de son œil brut,  
la barmaid narquoise  
corrigeait l'assemblée :  
« Stendhal, pas Scandale ! »  
Un épais silence bleu  
descendait sur le soir surpris ;  
du rouge, plus sombre encore,  
coulait à flots pervers  
sur les tempes usées  
de Mathilde de la Mole.

**Malta, souvenir de Sparte***2 avril 1996*

L'esplanade de Rabat  
surplombe de son vol  
de *dead man walking*  
vingt ans d'un rêve enfoui.

Errant au fil des trottoirs blancs,  
j'ai frappé la poussière,  
des citrons amers de Mistra  
au vent bleu striant Villegagnon.

Sur tant d'îles conquises  
se brise la fiole de nostalgie  
où de fermes femelles promises  
ont enfin trempé leurs seins fiers.

## Tristesse

*Montpellier, 10 mai 1996*

Le rougeoiement des pierres vieilles  
 ravivait en mon corps déchiré  
 les tristesses inoubliées  
 d'un ancien passage en Hérault.

C'était ce jour même  
 où la sidéenne inconnue de moi,  
 mais chère à mon enfant meurtrie,  
 avait quitté le monde à l'improviste, sans famille.

Les visages incertains déambulaient  
 au pied du Pic Saint-Loup,  
 dans la nuit proche et disponible.

Revenait avec la soif  
 des veines ouvertes  
 l'impérieux désir d'écrire.

Chevillait sous les cicatrices  
 l'angoisse incolore affrontant  
 doucement les pentes glacées  
 des deuils imprévoyants.

Comme si les franges indues  
 de la craie se mêlaient  
 à l'encre empathique,  
 fiasque à la mer allée,  
 tel l'ultime appel d'amour.

Décodez sur la partition dorée  
 l'amplitude à jamais retenue  
 du sentiment filial.

## **Montpellier-Montélimar**

Le train boit le fleuve  
 dans le creux de la pluie.  
 Là-bas, des années derrière,  
 mon cœur pleure d'orage.

Les seins blancs d'une femme  
 bordent son ventre de soif :  
 son jeune amant s'étonne  
 des longs cyprès étendus.  
 Des mains de contrebande  
 frottent du feu bleu sans frein  
 et des parfums de miel  
 strient notre morte matinée.

## **Chant naissant**

Un poème éclaire au mieux  
 la lèvre écorchée de souffrance.  
 Tout au long du volcan gercé  
 bruit une mémoire en feu.

Le doigt dressé dans le soir  
 adoube en silence un nouveau-né.  
 Nos yeux jumeaux s'émancipent  
 au gré d'improbables plaintes.

Ce fœtus démesuré déambule  
dans les internets de notre attente,  
tandis que virevoltent à l'envi  
les possibles promises.

Vaille que vaille ! Le cou blessé  
soutient de son immense tronc  
les vertes lianes ensorcelées  
où le monde s'éprend de nous.

## 6

### Anet

Bourg de jeunesse mythique  
entre les doux vignobles bleus  
où reposent alanguies Neuchâtel  
et ma rugueuse âme bernoise !

Trace mémorable où pères et fils  
serpentent en leur destin malicieux.

Dans ce virage à l'ours noir  
sont passés mes meilleurs élans.

L'esprit d'insurrection  
égrène à coup de reconnaissance  
les chaudes grappes  
de vin et de lait ancestral.

# Saudade : triptyque portugais

*en souvenir de Marcello*

## Porto

*Son nom est Pessoa*

*15 juillet 1991*

Ville d'eau, dorée de vin et de seins légers,  
brillante au soir tardif, quand œuvre la mémoire :  
des gâteaux à l'orange, arrosés de rubis,  
égaient le vieux port de mille jeux d'enfants.

Tel un fil sans âge courant jusqu'à la mer,  
l'amour psalmodie d'Istanbul à Séville.  
Une riche haleine éperdue d'ail séché  
dévale les conquêtes d'Anglais bisexuels.

Dans la ruelle aux fleurs où sied la sieste aux filles de joie,  
l'odeur des tripes rebelles assoupit le vin vert ;  
une librairie close laisse augurer, au gré de ses reflets,  
le poète en personne créant de beaux hétéronymes.

Porto ! Heure d'ivresse ! Multiples ponts d'éveil  
où les barques redressent leurs vocations ailées !  
Sous les yeux de poulpe de sorcières enfantines,  
voguent les mortels souvenirs de mes vies attachantes !

## Vigueira

Ses joues sont mates de simple aplat ;  
une barrette jaune réjouit sa chevelure fauve.

Le murmure sans âge de la mer patiente  
soulève des hanches de grâce inapprise.

Elle porte au creux de l'oreille  
le vermillon grêle des mères élancées.  
Un roseau nocturne irrigue l'horizon.  
Le navigateur de Belem hèle les découvreurs.

Dans la cave sommeillent de fringantes eaux-de-vie,  
tel un lait masculin chanté par Pessoa.  
Le poème rugit de volcan en archipel,  
rut incandescent enivré de lettrines.

Les Portugaises promènent leur silhouette de chaux  
dans un long paradis de reflets inaudibles.  
Des cambrures de bronze s'immobilisent, fébriles,  
au contact excitant de paroles inventives.

## Nazaré

De Sitio et ses colonnes blanches sans vigne,  
la mer de Nazaré s'épanche passive et patiente.

Revienne le temps des îles grecques et du vin de Samos !  
À Marvao le requinqueur  
dormait dans l'épaisseur du midi.

# Feuilles de Moravie et de Bohême

*avril 1988*

1

## Olomouc

Tant de richesses hantent  
l'insaisissable passé de la gloire d'Olomouc  
que le soupir à peine perceptible de la masse ouvrière  
rase les murs fêlés sans y toucher.

De même, je frôle les failles successives de mon cocon,  
sans parvenir à défiler la trace incertaine  
de mes chemins antérieurs.

2

## Je vous oublierai encore

Si nombreuses et ténues vous êtes,  
parfumées à force de visages défaits  
et de regards impersonnels.

Je vous oublierai encore.

Mais stagne sur les bords du fleuve épais  
le dépôt de caresses de peu semblables  
à l'acte d'un créateur.

3

## Eucalyptus

Rares elles m'ont reconnu cette fragile noblesse.

J'aspire à de plus innocents paradis,  
où la pluie de soleils et de tendres nénuphars  
redresserait mon sexe, âme éteinte et pure,  
en d'interminables exhalaisons d'eucalyptus.

### **Repas sans nom**

Tu vois. Là, non loin de ta paume enjouée,  
 j'ai déposé ce qui me reste d'éternité.  
 Nos parures s'entremêlent  
 de senteurs de pin vert.

Ce repas sans nom  
 ruisselle d'un nectar blanc.  
 Nous dessinons Samos à Budapest  
 sur le papyrus sec de nos longues étreintes.

### **Angles de vue**

La vieille métropole mordorée  
 à l'haleine charbonneuse  
 prend forme de jour en jour  
 sous la main amicale du voyageur.

Dans la nuit encrassée  
 clignotent des chaînes d'amants.  
 L'odieuse carcasse du poète  
 vibre des sangs oubliés.

Elle a fendu le poids des ans,  
 ravivant la sève blanche  
 de ses billes d'ébène,  
 moderne Cléopâtre  
 au rictus dévastateur  
 où ma jeunesse épouvantée se noie.

## K. et M.

Fulguration des lettres à Milena.  
 Gemellation des missives sanglantes à Théo.  
 Noces à jamais solitaires !

Le mystère de Prague  
 flotte sur les eaux boueuses  
 de la Morava,  
 entre Olomouc et Bouzov.

Un Juif prémonitoire sonne  
 les adieux de tout poète à venir.  
 Et l'union des chairs  
 se confond en larmes dures.

## Refus de fiançailles

L'ombre poisseuse des mères  
 s'infiltre au sein de failles mûres.  
 Des filets, retenus, s'éclatent  
 en cris frémissants et noirs.

Vous vous multipliez le long des âges,  
 beaux attraits de la féminitude !  
 Nous mendions par soif d'occasions  
 à la traîne dérivée de vos désirs.

Trêve. Vous passez, méprisantes,  
 statues de sel, sourdes et distraites,  
 nous laissant nus au rivage  
 imaginer la lourdeur de vos bras.

## Empreinte

Je ne serai qu'enduit  
de cires bleues  
et couvert de tes blessures,  
jointure d'éternité.

L'Europe entière  
m'adoubait de ses parfums  
où toute jalousie  
se confondait.

Ouvertes sur la mer triomphante,  
nos fenêtres  
surprendraient le soleil  
de nos vérités éclatées.

Et toute contagion,  
blanchie sur la nuit de ton sein,  
ruissellerait en spasmes  
déchirant nos voiles de feu.

### **La lune tremble**

Nos souvenirs s'écoulent  
dans ta main.

Entre vous, mes sœurs,  
s'éteint et se transmet  
mon lointain témoin.

Sur ma joue brille  
cette âme, nôtre ?  
La lune tremble, nue,  
sous le sang rose des tentures.

L'étoile fraternelle  
fichée cœur à cœur  
rattache nos destins  
au silence inédit.

Nos fleurs lactées  
apaisent le matin.

Elle a cette exaltation  
de la vie immédiate.  
À sa taille je sens  
le don limité de refus  
et les fruits de ses seins  
gardés de stérilité bourgeoise.

# Suite de Sils Maria

*mars 1997*

## 1

### Vertige

Sous la glace altière et nue  
gisaient les filles bleues  
de mon imagination dansante.

Des ponts dorés surnageaient,  
enjambant d'écarts agiles  
le reste incertain des ans :  
sur le Golden Gate jadis  
avait soufflé sur moi  
l'air épais et rouge du précipice.

## 2

### Sapho à Sils

Elles avaient longé en file indienne  
la rive alanguie découpant Chastè.  
Là-bas, dans le blanc soleil,  
dormait Isola accroupie de bonheur.

Leurs lèvres doublement s'épanchèrent  
à la source sans nom du voyant,  
comme si enfin venait à se dire  
notre faim d'hommes mal épris.

Femmes ! Sœurs ! Filles ! Voies éparses,  
quand donc accorderez-vous votre émoi  
à nos pauvres cris de poètes nus,  
orphelins de désir, de silence et de pluie ?

## Isola

La tête couronnée de silences  
dépassait en douceur les cimes effleurées.

Dieu qu'Isola se prenait d'embellir  
la morne réitération du même !

Sur l'autre versant des lacs blancs  
jaillit en inconnu guerrier  
le front rugueux de Surlej  
où l'isolé décela le retour enluminé.

Vie appelée au sursaut de soi  
pour qu'éclose au creux des paumes  
le pouvoir de transformer le silex.  
Vie immarcescible et nue. Désir.

## Le jardin d'Anne Frank

*Chesa Laret*

La vieille dame Olga, de son balcon,  
pourrait avoir posé un signe  
sur le doux regard traumatique  
d'Anne Frank se balançant d'en bas.

Combien de mains furtives déclinent  
le déchirant adieu d'âmes séparées :  
assis face à l'Inn, dans le reposoir  
de la Chesa Laret abandonné,

J'entends l'imperceptible correspondance  
des traces d'enfance interrompue,  
caressant la fourrure huileuse  
en laquelle les grands-mères envolées  
dissimulaient nos peurs de la guerre.

Ah ! conjurez donc toujours l'horreur  
de ces arrachements sans parole !

5

### Greniers et balcons

Cette lampe en marbre renversée  
projette un carrousel chinois  
sur les tissus de l'autrefois défait.

Ce chien roux à la langue molle  
m'était un beau chasseur sans flair  
au mur de ma chambrette jaune.

Et pourquoi cette bâtie héritée  
ne filerait-elle la trame blessée  
de nos complicités assourties ?

Le baldaquin doré de nos amours  
donnait par l'œil de bœuf fracturé  
sur la plaine infinie de lacs enchevêtrés  
suspendus aux racines du destin.

Ce petit cheval à bascule  
à la peinture écarlate en allée,  
et ces marionnettes bleues et noires,  
cette salamandre nichée dans l'ombre !

Et le déjà vieux professeur grave  
écrivant la musique solitaire de sa vie  
à grands coups de parapluie désabusés !

Ô galetas doré,  
havre de la découverte,  
ta cachette magique  
balise mon envol.

Le monde ancien, meurtri d'amnésie,  
remonte au fil de la plume :  
– Seulement ainsi, le comprends-tu ?

Il t'appartient d'en recréer la voix,  
le contour, la figure, l'appel –  
Oh ! l'instant d'apocalypse !

## 6

### Nietzsche

Ce matin, quand le soleil vint,  
j'ai entrevu très loin, très loin, sa moustache.  
Elle tremblait de colère à l'idée  
d'un pareil taux de trop humaine errance.

Dans le fracas des médias aphones,  
nul imbécile heureux n'avait osé  
éclater d'un rire dionysiaque  
devant ces deux moutons clonés.

La déraisonnable inouïe prophétie  
attestait ainsi en sa malice  
la nécessité d'un dépassement de soi  
hors de l'esprit de Panurge.

Ni singe, ni ovin, ni fol bovin,  
l'homme passe enfin l'homme,  
n'étant qu'infiniment lui.

# En remontant le temps

## Estelle

*Louvain-la-Neuve et Namur, 9 septembre 1999*

Elle avec son étoile  
gravissant l'âpre échelle  
où culmine ma toile  
a pris le nom d'Estelle.  
Elle à la source noire  
éclaire de ses seins  
l'étrange et beau dessein  
de ma claire mémoire.

D'orange mécanique,  
elle irrigue son teint  
quand mon jet en sa main  
caresse son dos brique.

Est-ce elle  
dont l'aisselle  
me laisse  
las et enlacé  
sans me lasser ?

Estelle,  
telle Ève  
du serpent  
testée.

## **Leffe**

*dans le train vers Strasbourg*

Je bus ma Leffe  
sur les rives  
de Genval.

Nerval,  
musicien des maux,  
frère d'asthme.

D'Estelle fut question,  
maîtresse d'ange  
dangereuse !

## **Retour au pays**

C'est le retour au pays tendre  
des poèmes épandus  
sur la brume et patiemment  
dorés de mort subite.

L'accent gouleyant  
des femmes installées  
dans la mémoire de leurs amours suspendues  
enchantera longtemps  
l'ardeur sans limites  
de ma quête d'élite.

Là-bas, de l'autre côté  
de la frontière des langues,  
une autre voix frémit  
de vibrations cosmiques  
et de contraintes tribales.

## Étincelle

18 mai 2002

Te souviens-tu de cette étincelle de mai  
qui mit le feu à ta poudre de fée ?

Où donc as-tu enfoui  
tes rêves d'adolescente libre  
et tes élans de femme mûre  
enfin comblée de poèmes ?

Tu aurais refermé  
tes fuites à cheval  
dans le confort tamisé  
de tes us retrouvés.

Renais au chant des héros  
à mille lieues du silence  
au creux de ton ventre doux  
où crie une victoire neuve !

Ô princesse de feu,  
je souffle sur ton âtre.  
Naisse, revienne ta braise  
qui incendie ma paix.

Sous le galbe fin  
de tes reins entrevus  
frémit la robe de lin.

## **Eyes Wide Shut**

*Bruxelles, 13 septembre 1999*

*à Olive*

Du bord onirique  
de sa peau ouverte,  
Nicole Kidman dort  
dans le creux d'un masque.

Loin de New York,  
Don Giovanni martèle  
l'amour mort à Venise  
à coups de piano-forte.

J'ai pleuré de Tübingen.  
Notre vision princeps  
de Barry Lindon en feu...  
Stanley, lubrique, pourrait mourir heureux,  
Fils !

## **Gueuse**

*Louvain, 14 septembre 1999*

Par un soleil d'automne,  
suis retourné à Louvain-la-Neuve,  
dans la splendeur dorée  
des blondes Gueuses.

Ô amoureuse, ô Meuse,  
que de rêves j'ai enfourchés  
sur l'écume amère  
de ta lèvre enivrée.

## **Belgique**

*14 septembre 1999*

Trente années de beauté  
que je hume l'alcool  
de ta tendresse,  
Belgique à la fuite insoumise.

Chaque matin alanguï  
éclôt d'ivre insouciance,  
tel un monde initié  
au son martial des fifres.

## **Natels**

*21 juillet 2000*

Dix ans après le journal  
cher à Nanni Moretti  
stigmatisant la surdité des îles,

S'est étendue à nos pieds bègues  
la peste aux oreilles piquantes  
léchant de conneries les cœurs solitaires.

De petites et petits imbéciles déambulent,  
ivres de leurs conversations énucléées.  
Leurs torses dressés tressautent,  
paroliers sans mélodie.

# Suite grecque

*août 1984*

## 1

Cette nuit-là, de Portohéli à Spetsaï,  
je déroulais la mémoire jaune et verte  
où s'abolit l'arrêt dur des héritages :  
un éclat d'olivier saillait dans la glaise.

Denys est mon nom vieux, mon double de soleil.  
De multiples femelles l'enfantent dans l'ivresse,  
mais ce pluriel dément n'a rien nié qui vaille.  
J'ouvrirai des albums silencieux et tenaces  
dans la moiteur desquels s'acclimate un bonheur.

Méditant sur la barque, au retour vers Kosta,  
j'attachais mon esprit à des havres d'accueil :  
pourtant un dard aigu dansait sur mon côlon,  
fièvre arriérée et vive où renaît le remords.  
L'usage des plaisirs est un fruit de la Grèce.

## 2

J'écoutais Julia Migenes  
ou c'était la Callas sur le pont d'El Greco :  
de blêmes enfants turcs dessinaient des cigares  
au fond de la mer violette.

Fitzcarraldo a toute sa raison :  
les amants de Verdi sont des conquistadores  
initiés au chant profond  
qui sourd épais et pur des vraies enamourées.

De Parme à Épidaure la musique  
remédie en pharmacienne experte  
aux grandes plaies séniles des morales inhumaines.

Je ne suis que ce cri de solfège sauvage  
qui tournoie dans l'azur noir et rouge des vagues :  
plongez, pierres étanches, faites le vide.  
Enfin.

### 3

Délivrance. Comme un grand boom.  
Delphes étreint en sa courbe abîme, mer et verdure.  
Je serpente à travers les éclats de soleil,  
aurige aveugle et manchot, dont les chevaux sont fous.

Je n'aurai plus souvent ce ressac d'énergie :  
des souvenirs sans date, bleus, s'enchaînent,  
pèlerins sans voix du Parnasse.

Des rythmes à la mer, c'est un envoi. Le monde  
ruisselle d'horizon et de pensées fécondes.  
Des épées, formes fugaces, séparent la confusion.

J'ose. Je dis. Ce n'est plus inutile. Il flambe  
au-dessus d'Itéa des lacets de bonheur.  
Je pleure. Je saute. Nous sommes autres que seuls.  
La parole se terre, essentielle, dans tes yeux forts.

ó κύκλος τῆς ζωῆς  
Le cycle de la vie

Suite cycladienne

1

**Délos**

Délos, temple imperceptible,  
luit sans mémoire,  
mamelon serti d'opale –  
ah ! que n'ai-je vieilli !

Naguère, en mon adolescence,  
l'île irréelle affleurait  
à la genèse innocente  
d'une meute de génies méconnus.

Le voyage intérieur, ô mort –  
dissout les repères de *Chronos*,  
car, plus sensible à l'errance,  
Synchronie, diurne déesse,  
appose son baiser de santal  
sur l'éblouissant élu.

## 2

### Tinos

*De qui* cette île sainte,  
voisine effarouchée,  
osera-t-elle conjurer l'hybris ?  
*Tinos*, comme Éole, rend fou.

À coup de bambous violeurs,  
ses satyres martèlent  
un oubli de l'être.  
Feu.

Lune.  
Les Grecques allaitent,  
sous leur crinière drue,  
les blonds jongleurs de vie.

Ne me faites accroire,  
proscrits de Mykonos,  
que votre paradis  
pleure sous les lauriers éteints,  
utopie de personne.

## 3

### Mare nostrum

Sous le soleil aphone,  
un fils, pareil aux nôtres,  
jette son cri de vivre  
à la face  
d'une mère sans yeux.

Entre deux pics de force,  
elle ose des mots de miel.

Sa détresse suave embaume  
la mer, là-bas, si patiente.

Je n'ai que ma plume de père  
pour tirer une ligne de sang,  
fugitive mélopée !

Nous tissons notre immortalité  
d'encre, de larve, de tendresse,  
si au moins nos rejetons  
peuvent l'accepter !

## 4

### Nietzsche. Paul. Grecs.

Terre brûlée  
par le tendre effacement  
de visages mêlés !

Personne ne croit à mort  
au sens de l'histoire :  
en ce pays blessé,  
l'ineffable a corps  
de cicatrice.

La croix d'Apollon  
au nombril de l'horizon  
fige l'Avent des tons  
jusqu'en nos illusions.

Nietzsche en tremble encore  
– et la voix de l'apôtre,  
lointain écho sur l'Acropole,  
se perd dans les chromes bleus.

Dionysos explose,  
soleil créateur,  
sur les rives effilées  
de la Méditerranée.

5

### Hybris et Moria

Elles ont la cambrure dorée  
chutant sur des talons extrêmes,  
gamines, femmes rarement,  
portant cet air dérangé des saintes.

Sur le tapis de l’Église, à Tinos,  
une vieille refait à genoux  
l’itinéraire pénitentiel.  
La religion tourne ici  
le dos à la mer.

Une piété aussi intérieure  
est ascétique,  
au sens où Christos Yannaras en fait l’éloge.  
Mais ce philosophe christique  
dénègue le *logos spermatikos*.

Kazantzaki l’hérétique  
est plus lucide,  
avec son chiasme d’ardeur païenne  
et de retour sur soi.

Le Grec en nous à jamais :  
partage de l’écume héliodore  
et de la croix folle !

## Éole

Le sirocco vengeur  
s'est assagi,  
comme la douce main  
d'une naïade verte.

Elle caresse mon cœur  
aux plaies inégales  
d'un tendre et complice  
salut.

Iassou, murmure au loin  
la déesse couronnée d'écume,  
mais sa voix blonde  
se perd dans le soleil.

Sur mon front s'ouvre  
une trace immémoriale,  
de quoi à jamais noyer  
mon trouble des îles.

## L'île d'exil

Elle avait les yeux pers  
où se noient les aventuriers  
en mal de *mavrodaphni*.

Avec son torse rose  
enserré de noirs treillis,  
elle cueille au corps des mâles  
la semence exsangue et nue.

Son nom est Babylone,  
héroïne stérile  
échouée  
aux rives rouges de Mykonos.

8

**Santorini**

Songe, mon pauvre ami,  
à la joie sans retour  
de mourir en cette île,  
enlacé par le temps !

Tes bras percés de rayons  
pleurent de ne plus entourer.  
C'était un rêve absent,  
enfoui sous le sel  
des couleurs.

Courir ce monde plat  
pour conquérir des cimes inédites  
t'a sauvé des victoires  
où s'estompe le nom.

Demeure allongé aux flancs  
du sable noir englouti mille fois :  
rien n'est plus un Phénix  
que ton corps crucifié de remords.

### Délos, par vent

Isis, Héra,  
 sourires mêlés de femmes,  
 mûres sous le dard apollinien.  
 Il faut bien se nommer Dionysos.

Loin, là-bas,  
 sur la vague tangante,  
 Isis me fit signe,  
 un chapeau de paille enrubanné  
 sur son nez artiste.

Plus gracile, une rouge Vénus  
 hissait sur ses chevilles de pluie  
 le fier labeur  
 d'être entièrement certaine.

### Chairs

Dans leur blonde douceur,  
 les naïades aux seins rouges  
 semblent décapitées.

Rarement un regard toise  
 en nous le désir évidé.  
 La mer transpire enfin  
 davantage de parfums et de secrets  
 que ces enfants sans histoire.

Très loin, sur un ferry anonyme,  
 j'ai cru entendre un râle,  
 ultime signe à l'homme dur,  
 paradant d'île en île  
 sur sa désolation noire.

## 11

### Bleu lavande

Un babil d'enfant tremblant  
roule de mer en mer,  
émoi d'une chair de poule  
qui jamais ne prend son vol.

Salut, tendresse restante :  
tel un filet jeté sur le soleil,  
tu captes à mon corps flétris  
l'élan bleu lavande du désir !

## 12

### Kouros et Gorgone

Plus proche que ne fut jamais  
le nom même de paroisse,  
la ville s'étire au long des criques.  
Parikia : sourire mobile du marbre.

Une Gorgone ailée, aux lèvres lourdes,  
ploie son dos attendri  
sous le regard de feu  
d'un jeune homme éreinté.

Resterai-je longtemps  
enkysté dans ces fugues insulaires,  
quand, près de mon ombre,  
rougeoie le flux de l'être ?

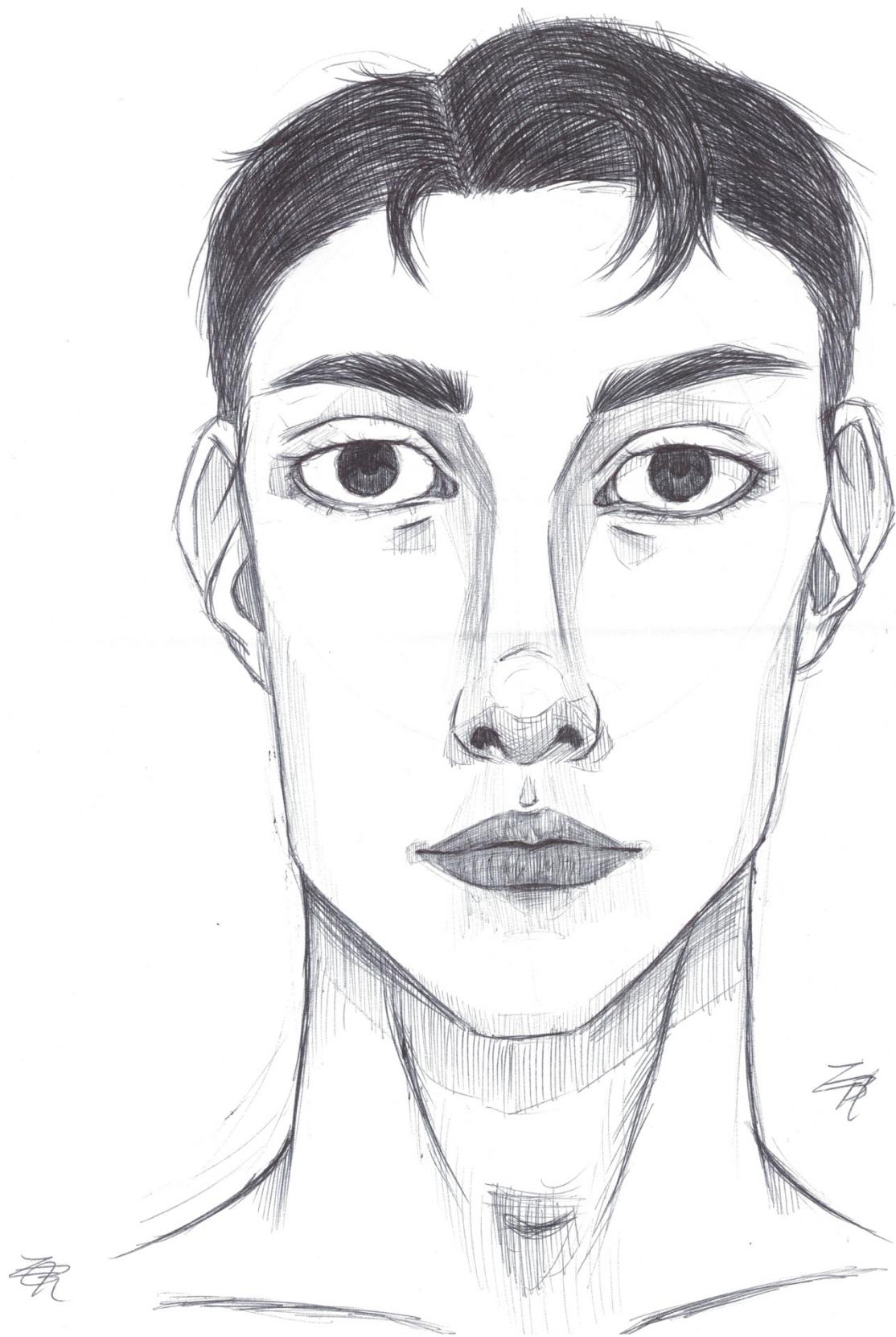
**Nikos***Poème au Grec*

Victorieux vagabond  
que la houle du désir écrase  
de port en port  
en perte impure et pauvre !

Sur le parvis brûlé,  
Dionysos se défait de joie,  
tandis que, dans son dos rétif,  
de vieilles mortes agonisent.

C'est ma croix plantée  
dans le fruit effervescent des jours  
qui rouvre les blessures  
de l'impossible chiasme mythique.

Dieux ! Que vous me semblez sourds,  
devant cette effrontée Parole  
où bascule le destin  
d'un retour sanglant de la vie !



## 14

### À Ios vraiment

L'Irlandaise au nez roux  
exhibait innocemment  
ses petits seins pointus  
comme des moulins.

Le port d'Ios respirait  
l'odeur des bières de cheval.  
Des enfants sans sommeil  
taquinaient un vieux Grec.

Entre deux îles vertes,  
loin, loin de mon ennui,  
lovée dans le duvet des eaux,  
une amoureuse blanche  
passait d'église en église  
avec ses doigts bleus clairs.

## 15

### Hellade

Un pape blanc pompier  
encapuchonné d'ascèse laïque  
tire de toute sa routine  
sur les cloches du soleil.

Une femme aux seins de blé  
pétrit son amant français  
dans le matin ensanglé  
par l'éclat dru du *meltemi*.

Un mulet trimballe sa poussière  
sous un hôtelier à la casquette rouge.

Des senteurs de bougainvillées  
dissolvent les nuits lactées de bière.

Oh ! Terre sans filature,  
dont les coutures s'éventent  
pour tisser un mémorial bleu  
comme une gorge sourcière :  
délivre enfin ta complainte mystique !

## 16

### Kairos

Un petit enfant brun  
à la tonsure dressée  
s'est cramponné à la taille  
de sa mère délicate.

Le vélo poisseux et noir  
file sur le miel du chemin,  
de peur que la vespa rouge  
ne lui morde le train.

Sous le corsage héroïque  
se jouent du *meltemi*  
les pointes nourricières  
de la tombe d'Homère  
et du temple d'Artémis.

### Petits chiens

Leurs museaux mouillés  
 sont comme passage de témoins  
 afin que d'île en solitude  
 les humains se ressourcent.

Tel sollicite une immense confiance,  
 avec ses oreilles tournées vers les moulins.

Tel se roule dans la lumière,  
 ressuscitant d'improbables caresses.

Dans le regard éperdu de celui-ci  
 se livre un souvenir d'enfant,  
 plus tendre que les peurs enfouies,  
 complice à l'aube créatrice.

### Kalllinikta

*17 juillet 1994  
 Italie-Brésil à Ios*

Dans le scintillement blanc  
 du chemin caillouteux,  
 un chien jeune au poil gras  
 sépare le jour de la nuit rose.

Au fond du val incandescent,  
 de fébriles adolescences  
 s'enivrent de résine,  
 scandant Baggio, Massaro.

Vingt-quatre années fertiles  
irriguent mes veines mûres  
d'un sang carioca doré :  
le doux embrasement du mythe paternel...

Pelé, Rivellino, Tostao, Gerson  
se fondent en noir et vert  
dans une mémoire parée  
des jaunes verdoyants du Brazil.

## 19

### Connections

Sur l'esplanade diaphane  
où Euripide se fût rapproché  
des moulins défaits,  
la petite famille d'Ios  
accoucha d'un ciel sanguiné.

Le père se révéla à l'aube  
tenir la banque, face à l'église.  
Le soir, entre femme et enfants,  
il nous servit un poisson doré.

Je repassai pour la millième fois  
devant le tombeau du prince Homère.

Son front couvert de roses douces  
élevait un chant neuf sur la mer houleuse.

Je bénis sa complice accointance  
avec les ruses infinies de l'errant,  
Ulysse, rampe de création,  
port des chevaliers sans étoffe,  
ludique avorton d'interminable audace.

Et j'eus ravivé en moi le désir  
de l'odyssée secrète de Kazantzaki.

## Ulysse à Ios

Et si, dans ce havre portuaire,  
le gnome dublinois avait passé alliance  
avec son ancêtre aux ruses polytropes ?

Joyce célébrait le whisky  
de l'étonnant tamis  
d'une seule journée.

Moi, je m'étais perdu,  
comme un enfant noué de peurs,  
dans les filets poissonneux  
d'une mer huileuse et mortuaire.

Mais l'aube aux yeux pauvres  
jeta sur mon cœur apaisé  
son rouet de patient amour.

Ah ! Toutes les Pénélopes,  
bénies du mistral au *meltemi*,  
qui osèrent raviver l'ouvrage mort-né  
pour que la gloire du midi  
enfin s'épanouisse en jets miraculeux !

Oui chantait Pénélope, et Molly avec elle,  
un oui de jouissance et d'offrande incarnée.  
Ulysse aux mille tours répétait le poème  
afin que sa naissance devienne texte sacré.

### E la nave va

Ô vous puissantes coques,  
 adoubées par la houle immémoriale :  
 combien d'égarés en quête d'un oracle  
     ou d'un guide affûté et mûr  
 ont escaladé, le cœur anxieux et fier,  
 vos crêtes doucement belliqueuses !

Vers le petit matin éventé,  
 des milliers de sourdes manœuvres  
     sillonnent notre pauvre labeur.  
 Recommencer, toujours recommencer :  
     notre lot est ainsi tissé  
         de miel et de mémoire bleue,  
         de cris et de jeunes effrois,  
         de suc âpre et de parfums de veuves.

Loin sur l'horizon incolore  
 vogue notre douleur aux lèvres closes,  
     esquif fraternel jeté en défi  
         à la mort creusant  
         nos yeux partagés et largués.

## 22

### Akrotiri

Ton pêcheur nu  
entre deux dauphins perlés  
danse l'amour interdit  
dans la brune nuit du silence.

Je fus ce matin éveillé  
d'un rêve à peine lisible  
sur la frange de l'espoir :  
l'ami lointain caressait  
de sa main attendrie et dure  
mon dos huilé,  
cambré comme une île.

Les noires humeurs du volcan  
transperçaient mon flanc ému,  
créant de longs filets jaunes  
sur l'écume éjouie et féconde.

## 23

### Plage rouge

Capétan Antoine, le pêcheur,  
appelle en vain Heraklion  
sur un talkie-walkie ensablé.

Angelika courbe ses cheveux bleus  
le jour de la Saint-Élie,  
offrant de ses bras salés  
des pains noirs, de l'huile,  
un verre de retsina au tonneau.

C'est ici le terme introuvable  
d'un univers omphalique,  
symétrique exactement  
à ce centre vide, là-bas,  
où je m'en vais replonger,  
plus nu encore, et plus pauvre,  
que jamais enfant d'ici n'imagine.

## 24

### Thira

De sa pince impitoyable  
l'île catastrophée  
se referme pour toujours  
sur mes illusions d'adulte.

Monstre miniature,  
elle se joue avec malice  
d'impossibles mappemondes  
déroulées par l'infini désir.

Elle est la Cyclade même,  
refrain de soufre et de cendre  
sur les spasmes avinés  
de nos amertumes denses.

## 25

### Perte

*21 juillet 1994, sur l'Anemos,  
entre Santorin et Heraklion*

J'ai perdu ma blague à tabac  
sur les bords du cratère.

Je vogue avec pour seule boussole  
une confiance qui me dépasse.

Dix années déjà j'étais en Grèce,  
et l'avenir me paraît toujours éternel.

Ma vie de granit noir et de pierre ponce  
est dure et poreuse à qui sait la voir.

## Liberté

*Δεν ελπίζω τίποτα  
δε φοβούμαι τίποτα  
είμαι λέφτερος*

*Je n'espère rien  
Je ne crains rien  
Je suis libre*

*Nikos Kazantzaki  
sur sa tombe à Heraklion*

Elle lève ses yeux turquoise  
et son buste laiteux  
comme si un vent mémorial  
voulait saisir au vol  
mes quarante ans.

De ses lèvres assoiffées  
sourd du fond du miroir  
un poème irradiant  
la mûre ignorance  
où je me vois laissé.

## Premier désir

Son frère, je m'en souviens,  
avait des yeux de chat  
et de longues lèvres cassis.

De sa main brutale et brune,  
il me tenait l'épaule,  
appuyée de toute sa lignée  
sur l'immédiate innocence  
dont j'arpentais le monde.

Nous étions plus qu'amants  
à cet âge intouché,  
et la mer, tel un maître viril,  
nous excitait de son audace verte.

Elle, au fond, passait,  
à jamais à l'abri du désir.  
Ce n'est qu'en ce jour éteint  
qu'elle dépose sa braise d'opale  
sur la page éblouie par le rire.

## 28

### Hybride

Rimbaud à Charleville,  
Cavafy aux balcons d'Alexandrie,  
cherchaient à réunir  
les morceaux cassés,  
symboles de notre histoire.

Païen, chrétien, moins que rien,  
je cours éperdu vers mon Ithaque,  
sans avoir reconnu encore  
que cette île est mon chemin.

Sur les bords incertains  
d'une aventure renaissante,  
je pourrais bien cueillir  
la belladone sombre et vive,  
gage irréversible  
d'un courage sans motifs.

**Geste**

*Elounda, Crète, 25 juillet 1994*

*au facteur qui le sauva*

*à Pascal*

Sur les hauteurs de Réthymno,  
où nous quêtions un sanctuaire,  
je revois dans un soupir  
le bras demi-levé d'un solitaire.

Était-ce appel ou salut ?  
Cri muet devant la Destinée ?  
Désespoir sans témoin ?  
Je ne sais.  
Seul me reste  
ce pauvre geste.

Ce pouvait être mon garçon,  
dix ans plus tôt, hélant un facteur  
sur la colline de Maujobia.  
Sinon, c'est moi qui affabule,  
à cette fin précise et innocente  
de raviver le souvenir  
de mes affections.

**Eleutheria**

Fontaine Morosini,  
nous étions à portée de main  
de la Place de la Liberté.

De verts alcools exaltaient nos sens,  
lors même que des bougainvillées  
se couchaient dans le soleil.

En cette nuit de volta,  
les allusions inaccessibles de Cavafy  
me font un effet plus viril  
que les envols de Kazantzaki.  
Nous voulions, t'en souvient-il,  
nous confier l'innommable.

Mais innommable il désirait rester !  
C'est bien dans les replis violets  
de leur inconsciente anémie  
que nos paroles et nos regards muets  
lovent pour l'éternité  
leur excitation porteuse d'images.

## 31

### Hagios Nikolaos

Partout, dans cet appartement,  
ce n'est que visage et corps  
dénués de jeunes femmes  
au grain rose et gris.

Le chat siamois s'étire  
comme s'il voulait éperdument  
repousser les limites de la mer  
au-delà du cercle de famille.

Les Américains n'auraient découvert  
qu'aujourd'hui le nom de celle qui  
se cachait sous l'anagramme de Pauline,  
Pauline Réage, égérie de Paulhan !  
Il faudra quelques décennies encore  
pour mettre à jour les secrets d'alcôve  
dont ma poésie s'abreuve,  
histoire de soleil, de sperme et d'eau.

## 32

### Journal d'un voleur

Jadis un bel ouvrage d'art  
narrant la période bleue de Picasso  
chuta d'un camion livreur  
sur les pieds meurtris de mon père.

D'île en bourg, Ulysse émondé,  
aurais-je volé tant de poèmes,  
de mots virevoltants et mûrs,  
si j'avais omis l'exigence  
où se creuse le sens enfui ?

Et ces femmes-fleurs inconscientes  
déambulant à la vitrine des icônes  
ne sont que frêle mémoire de chair  
gravée au miroir de l'errance.

## 33

### Splendeurs

Leurs yeux verts jetés à la mer  
dissimulent à peine leurs dents,  
croqueuses de mort et de pommes.

Parfois c'est une oreille infléchie  
sous le poids d'un cercle d'or pur  
qui donne à leur visage émacié  
le déséquilibre d'un désir échu.

Ou ces talons rehaussés de noir  
viennent cambrer d'un même piège  
leurs reins fertiles et leurs seins chantant,  
dessinant l'impossible orgasme  
du soleil brûlé avec le flux du sel.

### La mer à nouveau

Dans un paisible roulis,  
le Réthymnon avale le matin.

J'ai dit adieu à la Crète,  
un peu comme onalue l'irréversible.

Toujours recommencer,  
en sachant mine de rien  
que cette croissance est mortelle !

Mais garder à l'estomac  
trace de la « liqueur morte<sup>1</sup> » !

La nuit agonisante  
réveille l'histoire de notre vie,  
ces jeunes enfants avec qui nous étions  
et qui fraient aujourd'hui amèrement  
leur voie tamisée d'incertitude...

### Souvenir de la Manche

Ma mère tremblait de regarder la mer,  
comme si la belle audace de vivre  
s'était pour toujours à elle refusée.  
Sous la lune honteuse je conjure  
un tel sort extincteur d'énergies !

Ah ! Que de femmes, d'enfants  
ont vaincu à la nage, avides,  
ces gouffres hostiles et froids !

---

<sup>1</sup> cf. Yannis Xanthoulis, *La liqueur morte*, Athènes, 1987

Compagnons qui défaites la mort,  
enduisez-moi de vos arômes doux.

Bercez-moi d'embruns féconds  
et de rires inutiles,  
vous qui rêvez dans mon dos  
de rives complices et enjouées !

## 36

### Athènes

La ville blanche et rose  
veille en toute inconscience  
sur des oasis sans fin.

Ses yeux cernés de noir  
palpitent au son âcre des *kyrie*.  
Sous la soie vacillante,  
deux seins vivement supplient.

Françaises impérieuses et fraîches,  
Italiennes graves, parfumantes,  
enfin des Grecques lourdes en troupe sombre  
déambulent sur le fil du retour.

Un vin rouge épais mêlé de cris  
irrigue la chair à peine éclosé  
de vague vespérale.  
Les patates frites  
révèlent le soldé  
auquel le jour a droit.

# Suite dalmate

*20 juillet 2005*

## I

Rien sur ces îles nues  
que le souffle rauque et brut  
des femmes oubliées.

Rien dans la mélodie aphone  
des ventres et des yeux primitifs  
que la mémoire traquée  
de dianes enchâssées.

Rien dans le râle pur  
des enfantements successifs  
que la panique endurée  
de génération en génération  
par la fuite ensanglantée  
des maîtrises défuntes.

Tout en moi vibre ici  
de silences non identifiés :  
tout n'est que source épanchée  
de cris, de mots, de dents,  
de poitrines ouvertes  
et de dos allongés  
sur la dure irrigation du soleil.

## II

De jeunes matrones adoubaient  
de lait jaune leurs nourrissons de feu.

D'improbables marins désœuvrés  
armaient leurs goélettes d'échappées solaires.

La mer, la mer, lointaine camarade,  
déversait ses ressacs sur des mémoires brouillées.

Là-bas, sur la ligne de Crète,  
les mots secs, les mots tendres,  
la sève aigue du poète oublié  
caressaient le dôme nu du monde  
de mil essaims de miel et de sperme.

## III

Dans la lueur bleutée  
d'immortels parcours,  
des bustes discrets épanchaient  
de tendres courbes effacées  
aux lointains des îles.

Brûlée mon âme, brûlée d'oubli  
et de ressacs ravivés,  
comme des blessures ourdies  
par d'impossibles lanciers.

Oh ! qu'elle dévorait mes yeux  
de centaines d'onguents,  
la poétesse nomade  
virevoltant de ballets en désirs.

Je lui baiserais la pupille  
de mots cachés,  
la rachetant de maux  
plus douloureux que les miens.

25 juillet 2005

## IV

Aurais-je un seul instant, bella, pu oublier  
les splendeurs quotidiennes  
des épousailles nôtres ?

Ne sommes-nous du destin condamnés  
à nous aimer au loin, par procuration diaphane ?

Tes traits dérobés et ta voix troublée  
me tiennent de mouchoir ou de transition bleue  
pour qu'à l'aurore nue se risque un pas de danse,  
esquisse improbable d'instabilité tardive !

## V

J'écris pour vous, mes belles jumelées,  
qu'à vos prunelles reines se greffent des miroirs.  
Là-bas, sur les crêtes diffuses où crépitait la haine,  
sur les murs de Raguse un ange a crié Trêve.

Main dans la main, plus que *mano a mano*,  
vos corps fragiles ont dévalé les pentes où mon désir  
– fétu minuscule qui me sert de viatique –  
aurait pu s'abîmer dans l'adriatique brume.  
Oh ! que je vous baiserai, sur la pointe des doigts,  
à l'entregent serti de bagues magistralles.

Oh ! douces, pures, sévères inspiratrices,  
complices aux tuiles rouges, toulousaines marcheuses,  
vos amours de princesse ont sublimé le chant  
emprunté et vulgaire de mes soupirs de mâle.

Aux petits seins dressés d'une menue danseuse,  
se joindront les accords poignants d'une voix ravivée.

Votre poème tissé de nobles parfums verts  
s'est envolé sur la côte dalmate, à Venise, au Prater.

Nach Rom ! Nach Berlin !  
Sous les tilleuls odoriférants, vétustes,  
au carrefour inédit des siècles et des dialectes,  
vos tailles délicatement enlacées et vos bouches dorées  
entonneraient de mixtes cantilènes  
aux oxymores ténus.

# Cap sur Mandela

*Le Cap, février-mars 2007*

## Table

Monter en tremblant  
le long de grises roches  
pour ausculter le vent  
à mille pas d'anicroches.

Ainsi m'apparut un matin,  
enrobée de brumes blanches,  
la montagne au brun teint  
emmitouflée en ses manches.

Mythique appel de gratitude  
qu'une sœur brûlée de voyages  
offre en écho d'altitude  
au minuscule expert d'âges.

## Franschhoek

Au bas d'un col pensif  
s'éclatent en verts tendres  
de langoureux T-shirts.

Calvin les a sommés de vendre  
leurs corps à d'arrogants pionniers  
pour de jeunes beautés à se pendre.

Un parfum jaune ému de pitié  
irrigue en chapelets aisés  
l'iris ensorcelé d'un chat noir épié.

De nombreuses richesses baisées  
arrosent le fond de l'âme  
d'un souvenir puissant de rames.

## **Stellenbosch**

À Verbatim sur la rue Dorp  
je mis une main accidentelle  
sur un Golden Gate en dentelles.

À deux pas sur la rue Dorp  
une maison de blanche gratitude  
oblige le passant à d'autres altitudes.

Dans ces carrés bien-pensants,  
l'apartheid a conçu sa voie  
à mille lieues des thés dansants,

Où de singulières valses nues  
entraînaient nos émois  
à transgérer la banalité des rues.

## **Constantia**

Grande Constance jouxte  
Klein Constantia et Hout :  
sur ce fil tenu je bascule.

## **Victoria Waterfront**

Robben Island au loin, la mouette  
crie un désir nomade chouette.

De blondes Hollandaises s'éclatent  
au soleil venteux du Cap.

Son regard perdu sur la ligne insolite,  
une élégante quinquagénaire se délite.

Nos pensées les plus nues  
parcourent d'illisibles avenues.

Un ange égaré entre Vienne et Orléans  
a chuté d'un pont en serrant les dents.

De son silence exercé et pointu,  
une belle a déchiré tout malentendu.

Rien ne vaut mon ami une main bleue  
tendue sur le gouffre aigu des cieux.

### **Church Street**

Du Market Africa au café Mozart,  
une seconde érige le monde en art.

Tel un arabica mêlé de sang latin,  
de style afro, mais de blond teint,  
le lutin du Cap sème un vent d'or  
sur les lèvres tendres de l'anti-mort.

### **Robben Island**

De l'île aux otaries  
la ville ne cesse de narguer  
sa blanche absence qui brille.

Mandela fut jeté à quai  
un jour silencieux et noir,  
où nul avenir n'était à voir.

De minuscules pingouins nagent  
très loin de l'inhumaine plage ;  
seuls des fous de Bassan  
sont disposés à racheter les ans.

Une unique fenêtre étreint l'espoir  
du camarade érigé en arbitre  
sur le court pathétique où choir.

Wimbledon ne fut jamais son titre,  
mais, couronné d'une paix généreuse,  
il sut rendre une nation heureuse.

### **Élégance**

Plus ici que les blanches prévisibles,  
de tendres enfants noires balancent  
leurs tailles et leurs seins d'élegance.

Leurs épaules brûlées dégagent  
une odeur fraîche de miel sans âge  
et, sous leur chemise rouge,  
leur peau scintille et bouge.

### **Orange Zicht**

Leurs tétons sucrés comme des oranges,  
on croirait que jamais elles ne mangent.  
Depuis l'océan double on plonge  
en des décolletés de songe  
que le plus petit bébé Donge  
n'imagine même pas rue Monge.

### **Douze Apôtres**

Le soir rose descend sur Cape Town  
comme un baiser de soie  
dont la lenteur mouille l'émoi.

Une tendresse bleue de Meaulnes  
répand ses eucalyptus sur Signal Hill,  
tandis qu'au fond l'œil du lion scille.

De bonne nouvelle un cap pareil  
une sobre espérance distille  
au cœur de bête en sommeil.

### **Madiba**

*Pour Jacques Derrida*

Jardinier de bonne patience,  
il a su incarner la résilience,  
ne laissant à l'adversaire  
aucune occasion de le mettre à terre.

Sa générosité fut sa victoire  
sur la stupidité sans mémoire  
d'une politique aveugle et sotte,  
encastrée dans une déviance huguenote.

Avec une infinie méthode,  
le boxeur éduqué à Fort Hare  
a déconstruit des modes  
coulées dans le ciment des Vortrekkers.

### **Mbeki père et fils**

*Le sida en Afrique du Sud,  
la déception Mbeki, publiquement désavoué par Mandela*

Govan, prisonnier de Robben Island,  
et son fils Thabo, le président,  
ont dans leur sourire ardent  
une complicité bridée d'amande.

Mais les yeux du président s'ouvrirent-ils  
sur la détresse urgente où se mutilent  
les si précieuses vies des enfants ?

## **France**

*27 février, au retour du Cap*

Telle une fée aux doigts nomades,  
elle intronise en chaque rade  
un lieu de souvenir mobile.

Elle embrasse à tour de mots,  
de sa musculature et de ses cils,  
esquivant l'immédiate photo.

Rien en son destin n'est banal,  
d'autant qu'elle chemine au gré du Canal  
comme un discret apôtre du risque.

De nombreux patronymes elle jouit,  
se faufilant de bals dansants en bisques.  
J'en rêve pour ses regards de nuit.

# Des rives de Seine aux plages de Sète

*De retour de la ville aux Lumières, septembre 2006*

Une princesse en apesanteur  
s'est effilée la taille en dansant par surprise :  
    de son rire écarlate,  
    elle a rompu la trêve,  
fixée par les Classiques au firmament du tendre.

Épouse immaculée de l'Époux sans Visage,  
elle traverse les terres de la natalité  
    comme la meilleure des lances  
        de ses amis nomades.

Elle a percé le front  
    du brillant éclopé  
    et mené sa cervelle  
        en nacelle effrontée.

Oh ! la danse du cœur et des reins  
    que ses yeux de mutine  
    ont mise en sarabande !  
Oh ! que son menu squelette  
    a débandé  
    d'insinuants menuets  
    au rythme minuscule  
        de mon désir de nain !

# Paris

12-14 septembre 2006

De Saint Germain à la Contrescarpe,  
elle m'a fait passer du paradis à l'enfer  
pour me jeter bouillant en purgatoire.  
Elle jouit de mon rôtir au soleil de ses yeux.

Elle triture et torture  
l'inconscient Qui je suis.

Station Motte-Piquet Grenelle  
sous la tonnelle  
de mon cœur meurtri et gai,  
elle déverse la grâce  
à flots de sourires et d'esquives,  
justifiant son esclandre  
d'un nécessaire symbole,  
tailladant ma chair à vif  
comme un esquif.

Longue épître après lui écrivis  
aguerri que je suis  
à l'attente désertique,  
à la supplique  
monastique  
et fertile.

D'amour barré mon amour se nourrit  
plus pathétique qu'un moustique  
d'une main écrasé.

Elle évite mes lèvres et glisse de mes épaules larges  
comme une fée magique,  
enchanteresse de mes vigiles,  
soleil noctambule  
de mes errances,  
trace filante, étoile nomade,  
au parfum d'instable et de douce promesse.

II

## ART POÉTIQUE

# L'enfant de Vauseyon

ArcInfo, 27 février 2022  
poème du 1<sup>er</sup> mars 2022

Enfant de Vauseyon,  
qu'allais-tu devenir ?

La cuvette Seyon  
son bétonné avenir  
oublie, ignore, honore  
et craint toujours encore ?

Les Français aux Vendanges  
avec leurs gueules d'anges  
descendaient par milliers  
à la fête au corso,  
leurs autocars parqués.

Déjà tu écrivais,  
mon enfant mon jeune homme  
aux mille ans innocents  
étudiants et bonhommes.

À Vauseyon, en ville,  
Valangin, au Chanet  
Ô Neuchâtel frétille  
des feux et des cadets,  
des scouts et des lentilles  
que Neufchâteau aimait !

Du Locle et de la Tchaux  
descend la neige auguste  
qu'Oscar Huguenin juste  
a chanté, chantre chaud.

Le Seyon est amour,  
Venoge du Val-de-Ruz,  
il déverse ses jours  
sous ses vagues en mue.  
De Travers à Fleurier,  
la République libre,  
le Creux-du-Van l'été :  
qu'il fait bon de bien vivre !

Oyez oyez, citoyens,  
amis de Jean-Jacques, hein  
jusqu'au lac de Bienne,  
vous cueillez l'herbe sienne.

À la Place Pury et au marché  
le baron a pissé  
chez les hommes, chez les femmes  
sans aucun état d'âme<sup>2</sup>.

Les canons démocrates  
ont libéré la fête :  
le canton sort la tête  
hors de l'eau polycrate.

Le lac éclate au loin,  
amoureux fait le point  
de l'Eiger, du Mont Blanc,  
du Mönch, de la Jungfrau.

Et à la Maladière  
le pauvre Chagaev  
cède au grand corps malade.  
Hier encore la nef  
de la remontada :  
douze mille spectateurs  
et cent mille lecteurs ?

---

<sup>2</sup> Allusion au fait historique du gag estudiantin (1968) représentant les pieds du baron en direction des toilettes hommes et ressortant des toilettes femmes pour remonter sur son socle.

Pourquoi j'écris depuis l'enfance ?  
Pour que notre canton  
soit un jour une danse  
moins chère et plus canon !

# Le crêt des veilleurs poème en quatre temps

*Le Louverain*  
(Revue neuchâteloise 25/98, mars 1982, p. 7-10)

*à la mémoire de mon père Gabriel Müller, dit Pompon*

## Enfance

Au commencement était la justice de l'enfant, pour qui l'humiliation du père demeure inacceptable. En ce pays inégal, partagé de haut et de bas, sommeille la mémoire de poudre à canon des décidés et des audacieux qui firent le premier mars.

À nous, bâtards délicats, si prussiens encore, mais puant l'ail bernois, ce chant d'histoire et d'Avent !

Père, j'ai encore sous mes ongles le cambouis de tes courses à vélo, et tu respires si fort l'ammoniaque et le camphre. Roses du jardin drues, piquantes, poules sans tête, saluant un dernier tour d'honneur sous les abricotiers. Sur ta mort le médecin pressé jette un regard vide. Tu es de nouveau parti les pieds nus.

Le stade de Serrières, à même les perches et les bondelles, nous occupait à l'heure du culte. Nous avions nos rites et nos fêtes, le penalty raté, la boue sur les mollets, et quand l'argent manquait, nous montions vers chez Botteron, sur le long mur du Clos, pour mériter la vue gratuite et les rumeurs du lac.

Dans les bistrots, j'ai goûté la révolte élémentaire des humbles. Le ruisseau de l'abattoir longeait le presbytère et le temple, où j'eus l'éblouissement pascal. Il n'y a pas de hasard honteux. Je suis né dans cette pudeur locale et de cette verve populaire, et j'ai péché, dans ce lac, comme un poisson dans l'eau.

## **Années d'apprentissage**

Mon peuple-pays, qui bat au rythme de l'Areuse et des crêtes. Il progresse avec prudence, avance sans se presser. Il murmure et marmonne, a des rougeurs tranquilles, souffre-colère, soupe au lait. À peine sorti de son coin, il rentre ses conquêtes.

Le plus avocat des notaires et l'horloger le mieux assis useront leurs semelles aux Oeillons. Pense-petit, râpe jusqu'à la moelle, le Neuchâtelois jette l'argent par les fenêtres, mais du dehors dedans. Ainsi le dit-on à Fontaines.

J'ai sucé cette mamelle provinciale, avec des airs de Rastignac effarouché. Nous nous risquions en France, jusqu'au Doubs, pour le moins. J'ai encore la vision des grands pêcheurs en bottes jaunes ou noires, arpantant le fleuve immense au château de Joux. Plus tard, à Genève, qui de nous n'irait pas à Saint-Julien acheter le pain de France, et humer la saveur de l'Ailleurs absolu ?

Il est grand, ce mystère, par lequel s'unirent la verve gallicane et la veine parpaillote. Même le pain et le vin de la cène, chez nous, gardent un air bien compté. L'excès n'est pas notre plus grand défaut.

Être pasteur et dire la foi, en ce coin de pays, n'est-ce pas prendre le risque d'une parole de rupture et de cri, dans le duvet des ans et des us ?

## **Lieu de liberté**

Ce 28 avril 1963, j'en étais, un de seize ans parmi huit cents autres, à prendre possession de la Terre promise, comme disaient les augures du temps. Je n'ai en mémoire que les copines convoitées, et le docteur Bombard serti de ses épreuves. L'histoire du Louverain m'apprend, aujourd'hui, ce qui fut investi d'espérances et d'illusions admirables dans ce crêt des veilleurs ou dans ce bois du loup.

Respect pour les aïeux, pour les pères fondateurs. Leurs prophéties dévièrent-elles plus que les nôtres ? Il me paraît que nous sommes devenus prudents, sachant le poids des murs et l'inertie de l'homme. Allons ! Nous ne redescendrons plus les ans, et le monde a ses surprises.

Les palimpsestes du passé dressent la liste glaciale de ce qui ne sera pas. Nous sommes en ce lieu, plantés tels des échalas, convoqués en désordre pour tenter de faire brèche dans nos murs de silence et dans nos taillis de mort. Lieu de liberté, offert à la sécheresse, solidaire des pénuries.

Je t'entends, voix enrouée du Louverain, vieux grand-père de quinze ans, au travers des murailles et des échos. Si tu n'avais été que bâisse d'orgueil, béton armé jusqu'aux dents, phare perdu dans les neiges ?

Mais tu vibres, aussi, de ton bois. Tu chantes le Jura et les Alpes dans tes verres élancés, fuseaux des heures. Une flûte discrète et douce me raconte toujours la légende des visiteurs de la nuit, des couche-tard, des prieurs solitaires, des *sirtakis* de joie. Pierre moderne, tu es plus que pierre, toi qui dis la folie des riches et l'effroi des petits, le déséquilibre du pétrole et les froideurs du mal.

Tu es tellement nous-mêmes, fragile bicoque de vent, nef provisoire, attachée aux rives de Seyon et d'Areuse, trouée de Bourgogne et signe de Chasseral sur la mer de brouillard.

## Visage des heures

Je bats le rappel des visages et des voix, dans la nuit enneigée, au tournant des âges.

Tout n'est pas su, il reste un peu à dire. La légende des lieux déborde la sève et le sens. Des fantômes ont passé, un ange sans ailes a frémi sur les crêtes. Où es-tu l'artiste, le poète endormi et

aimé, qui saisiras au vol les fugitives mémoires, pour plaider la cause d'une justice d'enfant ?

Dans le bois humide et tendre, veille un loup sans nom. Le Louverain<sup>3</sup> sort des torpeurs antiques. Un pèlerin, passant, prie et joue. Des lièvres sautent dans l'arc-en-ciel mouillé, c'est la jeunesse du monde. Nos illusions perdurent.

« Il faut tenter de vivre. » (Valéry)

---

<sup>3</sup> Le Louverain a été vendu par l'EREN (Église réformée évangélique du canton de Neuchâtel) en 2012, au prix dérisoire de 800'000 francs.

# Pourquoi j'écris

*Bruxelles, Rue du Parc, octobre 1982*

J'écris enfin pour dépasser  
le mode la mode le monde  
c'est-à-dire en clair  
pour enfoncer du simple  
au creux du tout et du rien

C'est qu'en effet  
l'écorce charnue ne parle pas si bien,  
les trains entrecroisés s'évanouissent,  
les mains enfilées se refroidissent vite,  
l'épaisseur du réel se rabote de jour

C'est qu'en effet  
rien n'a tant d'effet que la nuit angoissée

Les arbres ne pleurent qu'au prix de silences durables.  
La jointure des corps se désagrège, au fil de la rouille.  
Les jardins suspendus balbutient d'affreux monologues

C'est qu'en effet  
rien n'a tant d'effet que le babel des langues

Les leaders ne rassemblent que des cris d'étranglés ;  
l'élixir de la paix a des relents d'oubli,  
les livres ouvrent des taches aveugles sur des puits

C'est qu'en effet  
rien n'a tant d'effet sur la parole morte  
que l'éclat de verre étanche en l'œil éteint

J'écris enfin pour conjurer  
la folle alliance du silence et de l'eau trouble,  
et la dispersion non dite des éléments cosmiques.  
J'écris en commencement d'espoir  
pour réunir la fragile gerbe de sang  
et la croisée des ans

## Entrer en poésie

*Lausanne, Place de la Palud, septembre 1983*

Le jour où le ciseau des mots m'est tombé des mains –  
c'était le choc fauve et féroce  
où Charles-Albert Cingria m'a empoigné,  
Un verre de chianti sur la place torride au carillon magique.

Des Allemandes, des serveurs italiens, un grand Anglais trop blond :  
quand trop veut dire beaucoup !

Le promeneur ailé de 1931 fleurit dans l'Helvétie.  
Gérard Buchet, Haldas et Walser à la télévision  
me donnèrent la révélation dense et gaie  
du lutin byzantin.

Avec son maillot bleu et blanc, d'humeur vélocipédique,  
franciscain sans tonsure, capucin empâté et léger :  
catholique naturel, si rétif aux microbes.

Ces mois d'attente pie sans tambour ni cordage,  
oh ! mais que j'ai tari la source épique des images des dieux.  
Intermittences sommaires et solennelles, où les muses romandes  
du silence escaladent la contrescarpe du temps.

Les Albert prolifèrent au seuil du neuf poème.  
À Paris, à Fribourg, dans les toitures et les escaliers d'Orient.  
Il disait : « La radio est idiote. » Louis-Albert Zbinden dément, proche.

Voiles dehors, donnez le cap sonnant :  
qu'éclose ensorcelé le songe, à la ronde des voix.  
Lausanne creuse un sillon minuscule, barbare, rutilant  
dans la mémoire éteinte des braises millionnaires.

Il faut que Brel, Rimbaud, Brassens de leur omniprésence  
ajoutent à chacun des cortèges de pétales et de lilas,  
odoriférante étreinte d'huiles et de fusains épars  
où baignent l'ombre et la hantise de l'aube  
– des Vincent, des martyrs, et du vrai.

## Irritation de René Char

août 1990

*à la lecture de Paul Veyne*, René Char en ses poèmes

Silex ambidextre, altier dans son versant aqueux,  
le mot dieu s'élève, intransigeante destinée de l'appel.

Il fallut le contre-tranchant d'une faux noire,  
entre les épis, pour que Char et Van Gogh voisinent.

Le poème incernable, jamais écrit, sillonne sous l'orage,  
face-à-face impavide où se creuse l'exigence d'être.

Ici culmine la nécessité de sélectionner durement,  
sans regard en arrière pour le douceâtre humanisme.

À la force de la révolte comme en un poignet humide,  
j'érigé d'instinct concerté l'instantanée béance.

De faille en faille s'épanche la fraîche volonté.

Rien, au fond, qu'un sursaut du corps dressé sur le sable.

Vous serez, mes petites oubliées, réunies dans le dit,  
pour que suinte la communion bleue de l'aurore.

Dans ces débuts déchirés, la parole advient au fait.

Tout ce qui n'aura pu sourdre épousera la dense lame.

\*\*\*\*\*

Tiens-toi dans tes chaînes, mot lié aux nuages immobiles.  
Ta fraternelle complicité rend vaine la nostalgie trop lourde.

Des années se fondent dans l'unité d'un lien novateur.

Ne reste, tremblant pétrole, que le mirage ardent d'une alliance.

Le seul à seul avec la mort dérange les mémoires comptables.

Une paix pour s'imposer requiert la fuite vers l'horizon.

Entre les rocs désenclavés le sel d'éternité ronge le sang.

De lointaines rumeurs échouent sur le sol délavé, qui capte l'attente.

## Décrochage

Bruxelles, octobre 1982

Qui jamais l'énoncera, la rude charge des ors,  
complexe attente désordonnée, glissade écartelante,  
ravinant l'épaisseur dense au monde errant ?

J'adjoins dans l'idéal rugueux les litanies éparses,  
filandreuses et longues, calcaires ascendants  
à force de rêver – alangui, hagard, étanche –  
l'haleine affranchie  
d'unions attrayantes et pures,  
dérives d'icebergs couturés, blessures sur neige.  
Cicatrisé.

Dans la savane bleue de réveils détraqués  
– café, whisky, thé noir au détour des colons,  
spasmes légers d'orgueil et fantasmes gais –  
j'aspire ardemment le conciliabule feutré, glacé  
de l'assidue tenaille grise du maître Dionysos  
et du clair empan de ciel tendre carné d'évangile.

Une croix sur la vie, la bouche sourde d'envie,  
expirant à noirs poumons la désillusion franche.  
Frédéric Nietzsche le fou extrapolant, le vivant,  
puissance maigre et simple aux horizons démiurges !

Le contrepoint aigu renverse la vapeur. Surréalisme pauvre.

Les mille piques du monde éclatent au corps percé,  
qui seule plane, émerge, sur le marais, errant,  
éloge imbécile, en marge, individuel cri des arbres nus.

Halte au myriadique assaut des Os.

L'effraie vole en plan resserré sur l'illusion verte de gris,  
balaie l'éclat des ans et la rigueur des plaies,  
pose l'anneau des oui et des pour d'un simple doigt.

C'est le son plein et sec de l'adhésion passagère  
au coup de sang de fouet de reins de l'exister – nu amer.

Le long cri de rames, jeu de patience tête du croire,  
quand même et tant pis sur l'étang plane des lianes étrangères.

## Le voyageur de l'Or

*Au Grec O*

*septembre 1991*

Un jour, sur l'autre versant, se joindront les débris du sens  
en un jaillissement originale de fraîcheur éternelle !

L'enfant ne fut rebelle qu'au temps de l'être,  
à chaque adieu,

mourant par saccade, sur les remous des fautes effacées.

Ce matin dépliant la pitoyable équipée des amants scintillants,  
j'ai cru déchiffrer dans l'Autre et sa Mère-Loi  
l'envoi d'un Absent.

Arthur Rimbaud en jeans dans la fournaise caropolitaine,  
fils ardent !

Que n'as-tu chassé sur les pistes convenues de ce Père d'envers...

La dérision des valeurs te fit singer l'aube d'un vain satan,  
car cette poudre aveuglante brillait de dards naissants.

L'index du sage signale l'astre d'or,  
aimant des théologues,  
afin que s'épanche la quête sans fin  
des créateurs de verbe.

Plis du destin, libérez la délicieuse chute :  
je serais cet enfant  
éperdu de figures de père éclatant d'ombre neuve,  
et je suis ce voyageur impavide qu'aucune trouvaille ne case,  
mais qui tisse la vie  
dans la blonde fugue d'un fils !

## Pantin d'un jour je fus

*Bruxelles, octobre 1982*

Les rues parcs étangs strient, pâles  
lunes, main d'extension, attendent le rut.  
Cartes moites, rondes, du souci par travers,  
serpentines randonnées au cœur glacé, brisées.

Par multiples sursauts, jointures intellectant le sens,  
l'allant, l'envers, l'étrange, arrimant le voyage,  
aigu, chante et décante au fond l'ardeur pesante.

Mousses de calcaire osseux au nombril palpitant,  
incrustées en la mère membrane des mémoires circulaires,  
je pompe et creuse aride l'incertitude amère  
au puits perdu. Comptes obscurs de la mélancolie.

Descente, atermoiement de reins, tour en soi,  
spirale flamboyante qui feint, frein de non-lieu.  
Les racines ancrent en lambeaux le frémir du cœur,  
ne restent au sillon, silencieuses, reprises, qu'ensemble  
les tâches aveugles et vertes de l'utopique torsade.

Filament des espérés, aux trajectoires d'azimuts,  
dans le kaléidoscope enfant, apparenté topographe.  
Retour analphabète aux jardins d'acclimatation,  
parc naturel, savoir des dérives, rivages cornés de lecture.  
La carnation végétale ravine et coule au long.  
de l'appel sournois qui fraîchit sous le soir, au val des pertes.

## **Liberté toujours**

*17 juillet 1983*

Si large est ton envergure au choc des vents austères  
dans la mêlée confuse et sèche où s'insurge l'Histoire  
qu'à peine j'oserais invoquer Paul Éluard  
et ses mille tutoiements gonflés d'espoir hardi.

Oriana Fallaci a célébré un homme libre  
là où Kazantzaki défiait la trop fatale Mort.  
J'ai remonté le cours des paradoxes vifs  
où Luther et saint Paul nous font libres à autrui.

En moi c'est la pudeur de ne pas savoir être  
au-delà des limites balisant ma prison.  
J'aspire aussi à l'envol pur et léger  
dont jaillira doucement la senteur éclosée.

Partagé en plusieurs par l'épée incisive,  
je tangue et je vacille, inerte et menacé.  
Mes masques sont plus sûrs que le miroir intime  
quand j'ausculte et maquille mon avenir tronqué.

Tu coûtes des essais et des répétitions  
à qui désire étreindre ta flamme et ton haleine.  
Je cours à fleur de peau pour ne pas te perdre,  
toi qui t'insinues au carrefour de mes sangs.

Salut idée motrice, ultime refuge,  
muse miniature et tendre de mes nuits d'angoisse.  
Ta dynamique excède aussi bien les concepts  
que ma possible ardeur et ma réalité.

Toi séduite et cherchée, déguisement des âmes,  
tu te donnes inconnue au désir de l'instant :  
ne serais-tu qu'un don étonné et dépris  
que nulle mesure n'enferme dans le chant cadencé ?

## Comme un oiseau d'automne

à Nouchka

1

L'oratorio des longs soirs d'automne  
s'est tu loin des jardins, dans l'ombre  
où germe l'élan frais de notre renaissance.  
Une source ruisselle au coin, dans l'avant-cour.

Te souviens-tu des rêves, des projets,  
de cette neuve carte, parcours sans ancêtre,  
qui balise aujourd'hui le rappel éclaté  
de nos innocences liées dans la paille ?

Hume ainsi le sainfoin dans la brume  
douce, nostalgique, toi qui resurgis  
au bord du cœur balayée de marées  
quand monte le moment propice.

J'aspire les courants qui m'enlèvent,  
couvrant de moiteurs et de perles bleues  
mon souvenir tenu qu'endora la beauté.  
Pardon, belle colombe, de ce retrait...

Il n'est de solitude qu'au contact blanc :  
ce papier entretient ma quête et mon vol.  
Petit dériveur des marges, au fil des touches,  
je dérobe et j'enlace au gré de mes blessures.

2

Tel ce dimanche vert, recouvert de mouettes :  
il m'emporte loin des côtes tachées  
vers la magique hurlée d'un Chili longiligne.  
Musique d'une autre Bretagne, péage des druides  
où le gui, les futaies, les tranchées, le cep  
ponctuent la chevauchée d'un quêteur partagé.

Ola, pitié, c'est le cri espacé  
où des cœurs sans attaches s'attoucheut.

Peine perdue, la vague persiste, nue,  
ressort du voyage tendu vers l'infini.  
Crache le sel, puise au fond des mers  
ce regain de famine, cet ardent combat  
qui te redresse, torse cavalier, centaure,  
cœur de somme sous le joug du remords.

Ola, pitié, lui dit la nuit doucement.

# Suite à voix éclatée pour le temps de Pâques

*mémoire de Suzanne*

*avril 1985*

## 1

### **Jeudi vacance**

La vacance m'est devenue le singulier silence du vide.

J'attends, tel un éclair de sang dans l'ombre sèche,  
que renaisse sur les bancs du square la mémoire des amants.

Un creux de sens vrillé aux nerfs. À l'instant insoupçonné  
où meurt sur l'autoroute l'âme égarée par de trop larges rêves,  
je rouvrais mon Balzac, ce double improbable,  
aux plages ironiques de sa misogynie,  
quand il s'évade, odieux et pauvre, contre la migraine du monde.

Il est jeudi, la veille du calvaire. Demain est aujourd'hui,  
puisque sur cette croix maigre et dissimulée tout s'accroche.  
Irai-je en vacances quêter en vain, derrière le miroir,  
le point zéro sans teint de mon inanité ?

Pis. Retournerai-je dans la force de mes mots  
au bout de moi,  
détourner l'impitoyable, la morne faux  
qui jamais ne manque ?

## 2

### Vendredi, jour pareil

J'ai mis toutes tes robes, parées de vos complices rondes,  
et nous deux nous irons, comme des colombes bleues,  
sagement, habillés d'héroïsme habile,  
au-devant de la mort douce.

Nous sommes passés maîtres dans l'art du multiple,  
sachant si bien le profil du non-dit et des tendresses.  
Si donc, enfin, dans la rumeur nue, un enfant s'avançait,  
les deux mains parfumées, en rupture de violences,  
peut-être serions-nous par lui-même adoptés ?

## 3

### Sempiternel recommencement

Violette, pervenche, jumelles augurant bien tôt  
l'irruptive érosion des forces en moi vivement.



III

## DE SILHOUETTES EN GIROUETTES

## Oublieuse virée

*Au tournant de l'An 2000*

De longues intempéries  
ont décoloré ma mémoire  
des éclats sanglants  
de nos déconvenues.

Mille et trois femmes incomparables  
ont défilé de silhouettes en girouettes,  
seules de rares élues  
résistant à la bourrasque.

## **La Pierre-qui-Vire**

*16 septembre 2006*

La Vierge tient son enfant avec une douceur féminine  
qu'aucun désir n'a pénétré :  
la pudeur en est insoutenable  
à l'homme dressé pour l'effraction.

Elle est Épouse sans tribulations autres  
que son exil de nomade sur un âne  
auquel renvoie le silence du mari dupe.

La Vierge à la roche  
vire de bord.

Une pèlerine grisonnante  
fixe de ses yeux de fer et de jais  
un point inaccessible derrière mon désir,  
une échancrure oubliée  
révèle un sein antique,  
une alliance discrète  
scande ses gestes de veuve héroïne.

## **Amour nomade**

– Tu m'aimes d'un amour incendiaire  
sans bois ni étoupe,  
tu m'étreins d'invisibles baisers  
et de gratitude nue.

C'est un ange sans ailes  
mais à la taille immense.

Ses seins sont des myrtilles  
que je hume en plein vent.

– Tu me donnes mille idées  
qu'un seul corps ne suffit,  
tu voltiges au pinacle  
du désir tremblant,  
panthère jaune à la noire pupille  
oxymore félin !

C'est un dauphin subtil  
espiègle et inventif,  
un dos fin de dauphine,  
une peau fine  
de ballerine.

## Journal de bord de corps de mort d'amour

Ici commence le poème du teste amant,  
testament test aimant,  
qui rien ne laissera d'encombrant aux tiers  
mais seulement tentera de dégager de l'air  
pour les aimants du futur et les archers d'éros.

### II

Petits enfants aux bouches de sucre,  
petites filles minuscules aux yeux d'angelot,  
gardez de Peipee souvenir de tendre,  
plutôt qu'emmerdeur de poids et collecteur d'entraves.

### III

Femmes de ma vie pas si nombreuses,  
uniques même, à peine deux,  
douces gardiennes du mémorial  
riez de conneries miennes  
et jouissez de mes rares bontés.

### IV

Je vous aimai plus que ne pensez,  
de ma gauche maladresse rigueur ne tenez,  
ni des malentendus indécents indécis.

Point ne veux que mes livres et mes carnets secrets vous encombrent,  
tout au plus la petite aristocrate adorée.  
Soutiendra-t-elle son lit d'épousailles  
de colonnes livresques en gothique viennois ?

### V

Dame Épouse ne multipliez pas  
mes années par mes péchés,  
de peur de m'enterrer, amère.

Conservez finement en vos plus tendres chairs  
les douceurs enivrantes de ma passion si fraîche.

Au moins vous aurez dégusté  
de ma fidélité le retour,  
de mon désir l'ampleur,  
de mon délire la saveur,  
de ma constance l'instabilité normative.

## VI

Oh ! viendras-tu, éditrice complice ?  
élégante relieuse de mes grands écarts,  
contemplatrice austère de mes aventures,  
rieuse flânerie, flanochante nomade !

Vous m'apprîtes le mystère  
des androgynes muséaux  
et des ponts d'amour.

Vous guidâtes mon aveugle quête  
tout au long du canal mendiant  
lisant dos-à-dos  
Augustin dans le texte.

## VII

Vous disiez que je tournais  
sur les lèvres incandescentes de mille précipices  
à la recherche du tant perdu,  
enfant témoin d'originale scène  
où le monde devait bien se courber.

Je ne fus en fin de compte  
qu'ouvrier vertigineux,  
aux poutrelles et aux passages  
suspendus dans le vide.

Souvenez-vous de Montmorency,  
dames des chutes de jadis.

## Silence

*28 février 2007*

Une voix fine au fond d'un quai  
murmure à mon esprit désœuvré  
une incessante question de vie.

Aimes-tu ? Tiens-tu ? As-tu du cœur,  
Ô vagabond acteur ?  
ou n'est-tu qu'une insolente pie ?

Tendresse est pourtant son cri,  
perçant comme un directeur de conscience,  
inspectant sans pitié mes débris.

S'en est alors envolée ma science,  
me laissant à ma solitude nue  
d'un face-à-face avec l'élue.

## **Absences**

Elles s'éclipsent soudain,  
non par dédain,  
seulement par besoin intense  
de rester dans la danse.

Quand elles pointent un nez inquiet,  
on les prendrait pour des fées,  
capables de mille apprêts  
pour dissiper la nuée.

## **Intermittences de femme**

*5 mars 2007*

De ses intermittences  
se dégage une insistance,  
de ses silences  
une errance.

Comme une biche, elle craint  
du miroir le tain,  
mais son visage a l'entrain  
d'un délicieux destin.

Elle est si photogénique  
qu'elle fuit tout générique ;  
elle est si généreuse,  
qu'elle se la joue mystérieuse.



## **Époux**

*13 mars 2007*

L'Époux n'est plus demandé,  
on ne veut de nous que des Pères.  
Voici ce que dit le philosophe séparé !

Moi je ne suis accepté  
qu'à la condition de parfaire cette vue  
de l'Époux entier et infini.

Oh ! que je peine à exister  
comme incarnation de pareil absolu !

## Bienheureux les vivants

*En hommage à Rainer Maria Rilke*

Solde du secret,  
famille je t'aime !

Transparent oxymore  
ombrageuse lueur !

Ô fleurs du futur,  
laissez sa chance  
à la génération montante :  
comme au Jourdain jadis montait Jésus !

Mânes de ma sœur,  
daignez que se brise à jamais  
le familial ukase  
que mon père libéra.

# Berliner Gedichte

*Prenzlauer Berg, fin mars 2005*

## Rue de souvenance

1

Kastanienallee ne change pas,  
où si éternellement  
de douces femmes déambulent,  
un enfant proche d'elles.  
Le printemps à l'est fleurit,  
quand des ventres ronds chantent  
l'advenir de l'humain.

As-tu médité, amie lointaine,  
sur la sève intemporelle  
qui bat aux tempes grises  
du poète envoûté  
par le silence des origines ?  
Écrire, vois-tu, sera pli et usage,  
pour conjurer le fugace passé  
et que ta sagesse soit démentie !  
Non, il n'est pas absolu  
que tout passé trépasse !

2

« Écrire disais-tu, écrire pour  
que cicatrisent mes plaies enfouies ! »  
Non, bello, choisis plutôt  
la fleur immédiate et nue  
dans le bleu réveil du désir.

3

Dans le brouhaha du jour plié,  
une voix frêle et rétive  
ose évoquer notre vieille parenté.  
Destin, choix, tremblement de terre !  
Nul ne sait où vont les amants barrés.

4

Sa voix dit au loin : « Confesse-lui  
tes bafouements. Et surtout que tu l'aimes. »  
Ma voix demande et obtient :  
« Tu appartiens au centre de mes proches ! »

## **L'Épouse**

Seule la femme désirable  
active la bandaison  
au téléphone.

Expérience de jouissance,  
déployée par la distance :  
dire que les seins de l'Épouse  
sont polyphoniques et doux  
dans la vacance du désir.

\*\*\*

Ach, l'Épouse, l'Époux,  
mise en perspective MAJUSCULE  
de la poétisation du MINUSCULE.

Sans particule,  
le sujet s'émancipe peu ou prou  
du ridicule.

## **L'amie au miel**

*22 juin 2005*

La rupture sèche  
crée un espace  
pour le soleil,  
mais la trace  
des déesses  
se réveille.

Oh ! que je t'embrasse,  
dit au loin, minuscule,  
la voix précieuse  
de l'amie au miel.

## **L'âme déménage**

L'âme déménage  
en vieillissant  
tel un vin doux  
sur l'écume des dieux.

O Weh !  
Une cavalière déchire  
la surdité ardente  
d'une petite âme oubliée...

## Twannberg

*12 juillet 2005, am Bielersee*

Des anges bleus  
dessinent la nuée sur le lac ;  
une voix douce s'évanouit  
dans un silence d'or.

Europe danse à la barre  
d'un ciel sans limites.  
Ses petits seins laiteux  
tremblent sous sa main.

*Bis bald,* délicieuse fée,  
toi qui lutines incognito  
à des milles incertains,  
au pinacle du désir.

## **Lointitude**

Oh ! lointaine esquive,  
par la distance infime,  
savais-tu de quelle puissance  
tu créas de douces complicités ?

## Regards violés

Tu me fixes, ô Pellicule,  
de ton numérique affront  
mais que ton mutisme diablotin  
me berce d'adoubement latin.

Ô French Lover, où j'ai vu se lover  
ton lever de reins mutins.  
Que le bal matutinal  
ravive la blessure de Narcisse.

Le baiser volé  
dans un vieux taxi  
dévore ma mémoire  
d'une rumeur en or.

*Ach Fräulein  
wie küß ich süß  
dein Gedächtnis  
durch meine alten Brillen.*

D'être porté  
sur le dos exquis  
d'un dauphin viennois  
me donna jadis  
le vertige, ô Aimée !

Lou es-tu ? Lou viens-tu ?  
Égérie muette et savante  
aux discours minuscules et droits,  
j'entends ton souffle au cœur  
déchirer les lagunes dalmates  
aux confins des capitales nues.

Sur la pointe invisible  
de tes orteils émus,  
tu sembles défier le bal  
où le monde s'épuise.

Danse ô petite, ô céleste,  
initiatrice de dieux fous !  
Rien ne résiste, à dire vrai,  
à tes culbutés dures.

Ciel ! Je les ai bus  
ces miels de splendides obus,  
où des deux mains offertes  
je reçus dédicace immuable.

La petite fée crue  
jetait ses reins au feu  
des îles invincibles  
où poussaient de subtils semis.

## Silences

Silences, drus comme des cigales,  
appels, nus aux vents salés,  
je vous ai écoutés, sans chemise,  
pour que monte en mon cœur  
l'aride pari des amours impossibles.

Ô femmes, messagères incongrues  
des contradictions multiples du rire :  
en mon désir s'esquinte un renouveau immense,  
à la taille acide, austère.

## Irremplaçable Dit

*Zadar, 27 juillet*

Irremplaçable Dit de l’Unique.  
À chaque *kairos* répétait l’Aimée :  
jamais de l’une tu ne feras réserve  
contre le vide laissé par l’Autre.

Tel un tout minuscule *infans*  
barré de cette parole nue,  
tu erres dans la peur assassine  
de l’abandon impardonnable.

Ô Toi Épouse au souvenir fluide  
comme une source inépuisable,  
tu as ramené l’Homme à l’ombilic.  
Lui errait de liane en fossé,  
pendant que de l’immatérielle nécessité  
tu tissais les stades embryonnaires.

## **Babouches**

Sur ses prudentes babouches bleues,  
elle dressait des cuisses de sang :  
à la barre instable de ma quête,  
elle appuie sa nuque effilée et douce.

Quand l'aventure au profil erratique  
de nos destins électifs éloignés  
peut au fil du rêve élargir son lit,  
nous demandâmes des siècles de rut.

L'esquif se serait bien brisé sur les os du silence,  
si un ange de feu n'avait rompu la glace.

## **Épouse nomade**

Épouse nomade, ô maisons, ô silex,  
que tes exils sont durs à ma voix fêlée.

Chaque saison de feu tu sembles fuir  
vers des châteaux liquides et des palais de daim.  
Douce ô combien douce alors ta peau.

Tu glisses, tu glisses sur des pans de ciel  
jusqu'à combler mon désir de tes délices.  
Des mots frais et neufs comme des fraises d'enfant  
étanchent nos soifs de poètes nus.

Là-bas, là-haut dans le pays dénommé,  
se gravent d'inédites sentences et des rimes coquettes.  
Finie la convention apprise, la scansion précieuse,  
ce ne sont enfin au fil de l'inconscient  
que blessures adoucies et brèches innovantes.

## **Nulle trahison**

Nulle trahison de l'amour si dense  
jamais ne ruinera le tissu complexe.  
Une frêle mélopée aux années conquise  
délicatement dépose au creux des reins  
d'étincelantes mémoires d'élans connus.

Si peu nous sommes à l'aune immense  
des mondes engloutis dans les fracas du silence.  
Par-dessus d'infimes miettes de rire,  
nagent des torrents de boue et de mort.

## **Sur la mer verte**

*Nin-Zadar, 28 juillet*

L'air caresse la plante de mes pieds  
comme un baume de jeunesse.  
Je m'envole sur la mer verte  
à mille pensées de tout amour possible.

## **Mouettes du destin**

Tenez bon, mouettes du destin,  
pendant que mon âme émiettée  
dérive les continents du cœur :  
des onguents de tendresse enivrent la mer.

D'aussi loin que jamais oreille blessée  
put recevoir d'inoubliables accueils,  
j'ai bu en de longues lampées d'or  
le venin du bonheur sur un lit de lichen.

Mes bras cassés, au duvet gris-vert,  
l'auraient enlacée et bercée, cette douce  
danseuse allongée à même le brouillard,  
si de confuses paroles ne m'eussent retenu.

## **Assassine**

Elle aurait le sourire altier et noctambule  
d'une parente exclue  
à la mine altérée.

De frais embruns de joie  
étoilaient sa litière  
où se pâmaient, enfants,  
de frêles compagnons.

Comme de longs poissons dilués par la brume,  
ses soupirs divorcés de toute acclamation,  
descendaient indécents de lointains continents,  
reliant le grand Nord au mistral flamboyant.  
Tel était son pouvoir de purifier l'amour.

## **Vierge**

Elle étreint dans sa grâce  
nos antiques complies.  
Vierge à la joue étanche,  
où s'écoule la vie !

Amie à peine éclosé  
à la rumeur du jour,  
saura-t-elle éclaircir  
nos pauvres énergies ?

Ces tendres coloris  
sentent bon le benjoin  
et la fleur d'oranger  
qui nous fait voyager.

Silence ô nos amours,  
bercées d'or et de ruines,  
vous serez donc toujours  
nostalgique musique.

## **Retrouvailles**

La ténébreuse ardeur  
des neiges revenues  
courait au long de ces  
lourds cheveux délacés.

D'une main étendue  
sur son profond amant,  
elle paraissait vaincue  
d'un venin ascendant.

Ô vous, reine du soir,  
qui montez au combat  
de vos yeux d'éteignoir,  
scellez notre trépas.

## **La Femme fatale**

De sa jeune violence,  
elle créait en douceur  
une atmosphère rance  
apte à briser un cœur.

Puis elle transmuait  
des siècles de rancœur  
en océans de paix  
berçant notre verdeur.

Salut à toi, tigresse,  
fauve conciliatrice  
de mémorable rixe,  
tombeaux de mâle adresse.

Les dés n'éjectent plus  
ce trop sombre destin,  
mais retournent nos ruts  
en magiques festins.

## Café Tomaselli

Il neige ô doux Salzburg  
sur tes souvenirs lents.

Des figurines d'or  
déambulent en sang  
sur la crête alentour  
sonnant de vertes morts.

Sur notre lèvre unie  
suinte un parfum, ma belle,  
trop riche en mélodie  
pour réveiller les corps,  
à jamais bord à bord  
au creux de Mirabelle.

Une musique, ô sœur,  
réunit dans la nuit  
nos amours innocentes.  
Noces si fort ardentes  
mariant sans illusion les cœurs.  
Éiscopal ennui !

## **Comme un éclair**

Les chevaux étrennaient  
dans la nuit enivrée  
un traîneau blanc et sourd  
en tenue de paix.

Rien ne semblait plus dur  
que cette mélodie  
où mon cœur oublieux  
puisait silencieux  
sa force de blessure.

Toute entière livrée  
en ses lointains atours  
à notre amour qui dure,  
elle tomba d'un coup  
dans un sommeil plus pur  
que la pierre ancestrale  
de tout éclat astral.

## Transitionnelles

*1<sup>er</sup> janvier 2002*

Elle, objet transitionnel  
telle Marilyn au Mocambo,  
imaginaire sensation  
d'un original divan.

Empreinte étendue aux rives  
de la mémoire défaite,  
suc incandescent d'initiative,  
tel un karma sans destin.

Abonnée absente, silencieuse,  
de tant d'appels retenus,  
mère, amère sœur :  
aimant, projectile du désir.



IV

## LE CHEMIN DE SOI

## **Illuminaire**

Ainsi, le poème, tout poème,  
naît voilé de la mort du père.  
Cette circoncision qui nous sépare  
de l'origine de la violence  
nous offre mallement  
un exode hors du monde.

Dionysos à tout jamais  
éclôt de Gabriel<sup>4</sup>,  
afin que la lutte avec le soleil  
se mue en angélomachie.

Tu ne seras ni Juif ni Christique,  
seulement aperçu d'humanité,  
coupé en deux parts inégales  
de bonne et de mauvaise humeur.

## **Derrida**

*Vercorin, 2 janvier 2002*

Fichu mois de septembre  
dix-neuf cent septante  
où le père de Jacques Derrida  
sut dire à son fils,  
les yeux ouverts sur le voile :  
« Je suis fichu. »

---

<sup>4</sup> L'auteur de ces poèmes se prénomme Denis Gabriel ; il voit dans cette appellation l'oxymore du païen bacchique et de l'angélique archange.

Toi, père, il ne te fut pas donné  
de l'usage d'un tel adieu.  
Dans un silence courbe  
comme la roue voilée d'un cycle  
tu t'en allas au même mois.

Derrida, narquois, avoue à Francfort  
en septembre deux mille un  
que de dix mille pages il usera  
pour lever le voile sur le malentendu !

Mais aussi sur la différence entre déconstruction et critique !

### **Poème retrouvé Charme rompu**

Ah ! la panique de Jean-Jacques,  
confessant le manuscrit perdu  
par-devant Notre-Dame !

Toi le camé inconnu,  
puisses-tu témoigner ta déférence  
à ces pauvres poèmes de décembre  
volés aux hôpitaux de Lyon.

Vois-tu, frère humain,  
j'y évoquais la sombre figure  
de ma blafarde mère,  
morte à l'amour  
telle une mante séductrice,  
dévoreuse de nos deux et même trois enfances !

Voleur, merci d'avoir brisé le filtre  
où confluait amertume et esclavage.

## **La petite voleuse**

Petite, ô toute petite  
enfant si longtemps désirée  
au cours même  
de notre connaissance :  
pourquoi prends-tu la pose  
de la pauvre menteuse sans parole,  
sinon, mon amour, pour faire signe  
avec les mots que tu disposes ?  
Sais-tu que ton père, ce roc lézardé,  
rêve plus souvent des fleurs  
dont tu disposes ?  
Un jour, chiche, nous vibrerons  
à l'unisson de Mendelssohn,  
quand la petite, très petite voleuse,  
distribuera à la volée  
les dragées bleues et douces  
de sa confiance soyeuse.

## **Je ne suis pas parti**

Pour que mon enfant sache  
le lieu de ses attaches  
et le tremplin de son essor,  
je ne suis pas parti ni ne dors.

Je sais depuis peu  
n'être pas le commandeur  
ni la dure statue, ni le juge :  
la trace nue seulement  
de la loi du désir.

Ce père loquace apprenant  
à te faire une place  
dans son cœur de mendiant,  
large, large – à toi de prendre le large  
au fil de ta liberté mature.

## **Malte**

*Bar de Sicile, 4 avril 1996*

La musique noire  
du parrain  
déroule son pas funèbre  
au soir du vendredi de sang.

Des femmes flanochent hébétées,  
secouant leurs crinières de paille  
de hoquets stériles.

Ah ! Frédéric Nietzsche,  
je pense à vous, pauvre fêlé,  
comme au premier matin du monde  
sous les murs chauffés de la vie !

## **Vittoriosa**

Chacune de vous, chère et tendre,  
a subi de si répétés sièges  
au son tintinnabulant  
des fanfares nègres !  
Sur le promontoire ardent  
de ton désir de lait  
descend, au rythme de mon rêve,  
la mâle incertitude mienne.

Au terme imprévu de l'assaut,  
résonne en ton antre fruité  
le cri désespérément possessif  
de ton errance innommable, Calypso.

## **Lausanne**

*de ma fenêtre du CHUV, 17<sup>e</sup> étage, le 9 août 1996*

San Francisco étend son or  
sur les rues du Grand-Chêne,  
tel un arc dans le ciel  
de Saint-François.

Ah ! le bref chassé-croisé  
conférant des leurres matinaux  
à la cité pensive que j'apprivoise !  
Lausanne somnole, belle femme distraite...

Loin, derrière les voiles embrumées,  
trépide un pays jaune et chaud,  
vite en proie au désir et à la surdité.

## **Lac de Côme**

*Alserio, 8 août 2000*

Ô comtesse féline  
contemplée de Côme à Bellagio  
dans le tain émeraude  
de ton regard effacé.

Tes nombreuses batailles multicolores  
jalonneront le sommeil des rives  
jusqu'au jour insoupçonné  
d'une douceur de femme conciliée.

Si vos récriminations inassouvies  
débouchaient sur un miel pur,  
loin des féroces barbelés  
où nos chairs se déchirent ?

## **La douce mort**

Attendre la douce mort  
comme un dernier verdict  
dissipant l'irréparable  
en faveur du nom promis.

S'abstraire des lourdes renommées,  
afin de seul laisser éclore  
le dense mystère d'être soi  
au ras de l'amour tremblant.

Serrer légèrement des mains,  
comme un appel de mémoire,  
quand le regard complice  
peine à traverser l'errance.

Ce sera une délivrance commune  
entre nous de ne dénommer  
que ces traces d'alliance nue,  
débordant de pudeur apaisée.

## **Nos si lentes séparations**

*à Nouchka*

Jamais très chère amie  
ensemble nous ne redirons le geste  
de nos si lentes séparations.

Des mots incertains et des poèmes  
tressent par intermittence, c'est vrai,  
une marée inaltérable et nue.

Si rare est la parole  
instauratrice du premier jour,  
à nulle origine restituabile.

Pourquoi disparais-tu entre deux phares ?  
Pourquoi ai-je appris l'oubli du même ?

# Complainte

*décembre 1984*

## Absence

Tues, elles se penchent,  
diagonales du silence.  
J'ai comme un chiasme  
à la croix des regards.  
Personne. L'oubli s'étend,  
brise bleue de l'attente.  
J'invoque tes caresses de blé.  
Le soir me brûle de mémoire.  
Et crépitent les ailes  
de douceur tard venue.  
Je meurs lentement  
comme un cil retenu.

## Plus guère

Je n'ai plus guère  
vos illusions d'après.  
C'est un léger soupir  
auquel, nu, je me tiens.  
Rien n'a perdu vraiment.  
Je me contente en vous.  
Des gamins volubiles  
m'enguirlandent de fête.  
Adieu. Il suinte, le temps  
où je reprends ampleur.  
Les flocons dégringolent  
dans la nuit de nos morts,  
et la paix après vous s'étire.

## Vallées de rides

C'est un enchaînement  
de rides sans visages,  
des horizons multiples  
qui roulent sur le dos.  
Ola ! Du ciel verdâtre  
j'échappe hors de la nuit,  
trop enclin au désir  
des soleils transperçants,  
vallonné tel que moi,  
je longe au fil de l'eau,  
à l'intersection rare  
des yeux et de l'espoir.

## Silences des lointains

Adorable complainte  
des yeux ralents par l'attente.  
Elle vient, silencieuse et franche,  
la brève étreinte enfouie.

Icône du regard, que rien ne force,  
petite ouverture humide  
sur l'ardente implosion  
des multiples Avents.

La greffe a pris,  
sûre dédicace à venir,  
tissant d'espègles parentés  
au sein où je renais.

## **Veille de Noël**

Le ciel gris de la terre  
boit l'eau bleue belladone  
de vos pupilles de fer.

Cercle trouble, en neige,  
des élans souterrains  
où s'engendrent  
les fils ténus du rêve.

J'attends, petite mort,  
l'haleine resserrée,  
que vienne auprès l'ardeur,  
fille oubliée de la nuit pâle.

## **Le chemin de soi**

*Place de la Palud, 10 avril 1997*

1

Griffé le beau miroir  
où se distend le soi  
à jamais diffracté  
en désespoir de toi.

Ces coups portés au corps  
d'autres étrangers ténus  
percent de vains raffinements :  
mon cœur las et muet.

Rien de ces fruits amers  
n'héritera de la survie due,  
que les membres écorchés  
par l'oubli du sang.

Meurs, pouvoir de paraître,  
au prix inattendu  
des comètes printanières :  
le bel été bientôt pleure.

2

Le regard le plus rare  
est devenu seconde nature,  
signant à mon insu  
l'amère solitude sans visage.

3

De l'insociable sociabilité  
comme pulsion du désir,  
il fut soudain fixé  
qu'elle s'autodétruirait.

4

Jamais l'idée fulgurante  
de la mort donnée à soi  
ne lui parut plus noire  
que l'abandon insinué dans l'être.

## **Exil**

Exilé du moi lui-même,  
le soi se déploie  
loin des fontaines,  
sources de joie.

Un autre que le Je  
surgit du fond des roches,  
havre de paix  
que rien n'écorche.

Ô lointaine visée  
qui émeut le sujet  
au tréfonds de son élan,  
ô silence des cieux.

## **Ah ! que j'éclate**

Sous ce vent délétère,  
ah ! qu'éclate à la mer  
l'ego hypertrophié  
à l'éphémère santé.

Une tempête sans fin  
éconduit l'harmonie  
du socle qui vacille,  
réduit à l'incertain.

# La lutte de Jacob avec l'ange, au temps de la toxicomanie

*Janvier 1993*

*À l'unique*

## **Vivre**

Pour donner moins qu'on a reçu,  
mais promouvoir ainsi  
l'excès du Don.

## **Pardonné**

De la parole cassée  
de notre enfant de pas encore vingt ans,  
crie puissamment  
qu'un jour malgré moi  
je le serai : pardonné,  
donné en partage.

## **Transgresser pour s'alléger**

En dénégant la Loi nue  
le rebelle édicte  
une impossible allégeance.

## **Destin**

Le corps, irréductible épiphanie  
d'un réseau de ressemblances :  
et le lieu double où s'énonce  
ma bifurcation matinale.

Front strié d'errances,  
suintant l'impossible éveil  
d'une innocence autrement violette.

Le printemps prime l'hiver,  
à la margelle de mon souvenir.  
Épuisé par tant d'imprécations,  
je cours en marge de moi-même.

## **Cheval fou**

Ton ivresse, ardente,  
irrigue le tanin de mon art.  
Ô folle ! Ô sèche !

Défi de l'obstacle,  
saveur de la désespérance :  
rien ne sourd de ton silence.

Je me cabre.  
Ni queue, ni tête.  
Ni fête.  
Si peu.

*« Le plus beau des enfants n'a pas encore grandi. »*  
**(Nazim Hikmet)**

Février 1993

Ce que tu as été,  
mon enfant, toujours singulier –  
j'ai grâce à toi appris  
à le voir comme le fruit  
d'un jour qui commence.

Cesse enfin, me dis-je,  
d'effilocher le passé béni  
comme un linceul sans franges !  
Sur le visage qui, des lointains,  
m'annonce des promesses,  
je me trouve responsable  
d'un bonheur éclos,  
qui a soif.

## J'écrirai dans la neige

*29 décembre 1993*

J'écrirai dans la neige  
à perte de flamme  
les amours saisonnières  
où s'aiguise du temps la douleur.

Levez-vous, pâles transfuges,  
vous qui saviez tisser  
de frontalières complicités  
trempées dans la crème du soir.

La vérité d'un vin sans date  
effile la tendresse cousine,  
sombre transgression des sangs,  
souterraine épure de la mort.

## Le chien noir

à Olivier

27 décembre 1993

Sur les rails de mon enfance,  
un chien noir plus famélique  
qu'un pauvre toxico sans collier  
n'a pas prêté attention  
au long train triste couvert de suie.

Sa mort non prévue l'a projeté  
au ciel où nul maître ne fait défaut,  
au ciel sans agenda aux étoiles de sang.

Sur les rails où cent fois,  
intrépide enfant pétri d'aventure,  
j'ai deviné la voix lourde et chaude  
d'un père de cambouis et de rides,  
le grand bâtard n'a pas vu venir  
le chasse-neige sans visage,  
sauf son cri tardif et nu, messager  
d'une mort par derrière, présage  
des cœurs interrompus au matin gelé.

Chien perdu ! ta muette plongée  
annonciatrice de notre inéluctable,  
sonnait-elle la battue  
de nos enfants semés,  
blanches pierres s'accrochant  
au pic noir de nos jeux de frontière ?

Ce fils que j'étais, orphelin désigné,  
a reçu l'assommoir  
aux côtés de son enfant  
qui seul eut la force vaincre  
de héler le martyr :  
« Casse-toi ! Casse-toi ! »

C'était l'invocation qui perce des tunnels  
forant l'inhumaine muraille  
où s'enlisent nos filiations !

Il fallait, fils, que résonne alentour  
une alarme tellement inefficace  
qu'elle réveille nos torpeurs de vieux –  
brèche creusée sans trêve de l'an  
par les draisines transfrontalières  
dans mon souvenir de gosse blessé.

Ô chien noir, don de Dieu dans le silence,  
tu convoyais donc la chaîne du destin  
pour que, de nos morts meurtris,  
renaissent une fille et son chien,  
noir tranchant de la vie  
sur la douleur si blanche.



# Figures du père

1

## **Effacement**

*19 décembre 1992*

Tes rides s'enracinent  
tandis qu'aux brumes sans nom  
s'espace à petit feu notre palabre.

Père, que plus rien ici ne retient,  
je n'ai pour artifice audible  
à qui veut bien refaire mémoire  
que l'encre avide au buvard de la tombe.

Volatile rumeur : soit donc gravement  
inscrite au frontispice de notre audace !  
Car telle enfin s'élance aux margelles  
la flèche invaincue, insubmersible,  
dont l'écriture haute à l'infini fend l'air.

2

La main effacée du père  
sur son épaule d'enfant voyageur  
fut comme l'aile nouvelle  
de son saut dans le vide.

# Ève, mère éphémère

*septembre 1986*

## Je t'écris des lointains du silence

À toi d'abord, au bord du nid,  
qui le matin entrouvrait le soleil.  
Sol où je me tiens, immémorial.  
ton souffle effleure encore mon soupir d'enfant.

Un jour nous écrirons ensemble  
les généalogies de l'amour réciproque.  
C'est une légende épaisse et tendre  
tissant le nom de dieu avec le tien, père.

Par quelle faille obscure qui me blesse  
j'ai oublié les parfums de cette confiance première ?  
Celle que tu aimas n'a gardé de jadis  
qu'un sourire esquissé, à jamais protégé.

Je t'écris, Ève, de ma terre poudreuse,  
pour conjurer de trop durs silences.  
Tu es unique recommencement  
d'une absence que je voudrais combler.

Couple enfoui dans les bras que je tends :  
au creux où tu te niches, enfin mûr,  
tu traces les allées d'un consentir final.  
Approbation patiemment conquise sur le non.

L'impossible amour que mon désir appelle  
se glisse à pas feutrés dans un lit de lumière :  
à l'aube de nos détresses, complices de main en main,  
ceux qui se sont aimés me redonnent la vie.

Éphémère beauté  
du sourire blessé,  
tu enfantes l'été  
dans la nuit étoilée.

## À travers le miroir

juin 1985

Un ton nouveau viendrait de tant lisser le tain.  
Ces mots solitaires avec moi-même, devant le monde :  
c'est un pur message, mes souvenirs s'enroulent,  
convocation des lointains  
où mouillent des échos.

Je n'ai que cette perle et ce miroitement :  
pudeur, rupture. Notre âme égarée, défenestrée,  
rampe le long des murailles, jusqu'à Nauplie.  
Le vin sanguin et rauque a des écumes proches.

Nous tresserons nos plaintes au creux des ouragans,  
sous des treilles coquines et des retours de grain.  
S'il fallait fuir autant pour épurer le sel  
où le vieil occident de nos destins s'abreuve !

Des voix et des reflets tamisent mon sommeil :  
je pars, dérive bleue, vers d'incessants adieux.  
Nous n'étions que ces trois prismes entrecroisés  
dans la ferveur muette des noces corporelles.

Jamais, c'est l'illusion, jamais, quoi que tu dises,  
le malentendre ne saisira le non-dit des voyages.  
Au bord de la mer, sur des colliers d'errance,  
ces mille rires s'effaceront de trop d'étreintes.

Seuls, une trace, un soupir, la marque de ce dieu,  
perpétueront le pacte inattendu des forgerons d'espoir.

## **Solitude**

Seul dans ma chambre hospitalière,  
je tisse des bouts de ma mémoire  
comme si, dans un joyeux grimoire,  
se miraient mes illusions d'hier.

Emmurés dans leurs certitudes,  
les psychiatres et autres psychologues  
déclinent leurs indigestes monologues  
au gré de leurs scientifiques habitudes.

Où êtes-vous, esprit légers et fins,  
qui de Paris à Cudrefin  
inspirez aux foules solitaires  
la révolte des nobles pères ?

Ô malheur de l'époque,  
sourde comme un roc  
à la poussée fébrile  
du vent puissant des îles !

## **Îles**

Odeurs douces de l'automne,  
quand tombe du ciel un feu  
puissant et dense, un dieu  
qui de très loin détonne.

Ô terre du milieu,  
tombeau de nos silences,  
toi qui accueilles les sens  
de la beauté des lieux.

Monte ô sève du divin  
au cœur de l'ambroisie  
où s'abreuvent nos cousins  
jusqu'au fond de l'Asie.

Les îles sont serties  
de mille rhums magiques.  
C'est l'ivresse du viatique  
qui fait vibrer l'amie.

### **Diamants**

Ta main si petite auréolée,  
tendue vers la blancheur du soir tombant :  
    ô femme élastique,  
ton regard embrasse l'éternité.

À ton bras frêle dort une tache  
comme du sang depuis toujours exprimé :  
    et derrière tes lunettes intelligentes  
brille une jubilation sage.

### **Lunatique**

Le fou marche sur les talons  
en répétant la messe aux ânes  
comme un forcené qu'on aurait détaché  
pour une seconde de liberté.

Chaque malade déambule sur la corde  
    de son destin tronqué  
    pour que l'asile résonne  
        d'un ordre autoritaire.



V

## ÉPILOGUE

« Écrire un poème après Auschwitz est barbare. »  
(Theodor Wiesengrund Adorno)

## Fin de siècle

Les années vingt  
annoncent la fulgurance  
d'une fin de siècle  
anticipée.

La pandémie et la guerre se répondent  
comme les deux hurlements  
d'un Géant affreusement anonyme :  
tout poème s'éteint devant cette brutalité.

Loin devant nous,  
dans le pays des héritiers transis,  
triomphe sans scrupule  
le règne de l'Ennemi.

Un silence de mort  
envahit les cœurs meurtris,  
hésitant entre indifférence et horreur  
dans un sinistre écartèlement du destin.

## Ukraine

Le tyran russe écrase à n'en plus finir  
les Ukrainiens héroïques et fiers.

À Neuchâtel, Xenia attend sa mère et son amie  
qui, traversant la Pologne et l'Allemagne,  
atteindront une Suisse généreuse et ouverte.

La jeune femme a des larmes furtives  
qui donnent à ses beaux yeux gris  
des airs de refuge et de joie.

Heureux les fuyards constructifs,  
enfants de la liberté retrouvée.

Là-bas, à Kiev, le maire et le président  
crient avec fermeté leur belle indépendance,  
trempée dans le sang des martyrs  
et dans leur courageuse offrande de la vie.  
On pense à Allende comme à Fort Alamo.

Pleurez, victimes sacrifiées aux dieux  
de la guerre fatale et du destin.  
Ces héros sont acculés au pire,  
mais affrontent l'inimaginable  
avec la lucidité paisible des vainqueurs symboliques.

Ô mort, ô sauvagerie, ô silence des enfants,  
Poutine le criminel déroule sa formidable guerre  
avec l'impassible senteur de la chair à canon.

Ses soldats sont des adolescents comme aussi ses victimes,  
quand il se prend pour un Moloch pressé et cruel.

Les bombes ont écrasé  
La vie de Sainte Ukraine et de Sainte Russie  
sous le regard ravageur du tsar criminel.  
Ce monstre narcissique n'a d'yeux  
que pour un monde sans Dieu.

## Alliance mortelle

À la violence du tyran s'ajoute  
la vindicte sacrilège  
du patriarche voleur de feu.  
Un athéisme pratique  
instrumentalise la communauté,  
à mille lieues du socle évangélique.

Mieux vaudrait le silence  
responsable et pur  
que cette évanescence.

## Crimes de guerre

Marioupol, Bouchka, villes martyres  
où coule à flots le sang innocent.  
L'Occident incriminé reste muet  
devant l'hypocrisie de l'assaillant.

Toujours à nouveau,  
la guerre atroce et aveugle  
sacrifie à la pelle  
des milliers de corps sans visage.

Tu ne tueras pas !  
Le vieil adage ancestral  
se brise sur la brutalité  
du maître de la mort.





## Remerciements

Je dis ma reconnaissance à tous les êtres qui ont façonné ma vie et qui l'éclairent,

– en particulier à Zoé dos Santos Costa, artiste au grand cœur, Guillaume Klauser, relecteur attentif et Daniel Musy, éditeur attentionné.



## Sommaire

I Transhumances	11
II Art poétique	73
III De silhouettes en girouettes	93
IV Le chemin de soi	129
V Épilogue	155
Remerciements	161



## Du même auteur

*Dieu. Le désir de toute une vie*, Genève, Labor et Fides, 2016

*La marche en avant de l'Écrevisse. Mémoires d'un théologien à livre ouvert*, Vevey, L'Aire, 2019

*Tristesse et métaphysique terrestre. Existence, raison et transcendance*, Paris, Le Cerf, 2022



# Aux Éditions SUR LE HAUT

- Luc Allemand, *Martinovka*, 2021
- Claude Alain Augsburger, *L'Illusion d'exister*, 2022
- Sylvie Barbalat, *L'Enfant du serpent*, 2022
- Jean-Pierre Bregnard, *Traversées*, 2023
- Naomie Chaboudez, *Recueil des folies de la vie*, 2022
- Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020
- Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020
- Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),  
*Vieillesse, mon beau souci*, 2020
- PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019
- PascalF Kaufmann, *Les cinq saisons*, 2022
- Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019
- Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020
- Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019
- Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020
- Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020
- Daniel Musy, *Ivresses poétiques*, 2022
- Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur et voyageur, Charles De La Reussille*, 2020
- Robert Nussbaum, *Souvenirs de deux frères défenseurs du patrimoine, Lucien et Alain Tissot*, 2022
- Edgar Tripet, *Exils*, 2022
- Edgar Tripet, *Identité et culture*, 2022
- Edgar Tripet, *Polyptyque*, 2022
- Pierre-Yves Theurillat, *La question de Dieu ou Dieu en question*, 2022
- Jean-Bernard Vuillème, *Le style sapin à couteaux tirés*, 2022



Ouvrage composé par l'éditeur  
Couverture réalisée par Joanne Matthey, codco.ch  
Imprimé sur papier FSC par  
Imprimerie Monney Service  
La Chaux-de-Fonds  
ims-imprimerie.ch  
février 2023

ISBN 978-2-9701473-7-6



[editionssurlehaut.com](http://editionssurlehaut.com)  
Site d'édition de livres d'auteur·es de l'Arc jurassien





# POÈMES NOMADES

Les *Poèmes nomades* retracent souvenirs, émotions et représentations imaginaires de l'auteur. Ils sont nés au fil de voyages, d'expériences et de rencontres.



Denis Gabriel Müller est un auteur romand né à Neuchâtel. Il a travaillé comme animateur et enseignant à Londres, au Locle, aux Geneveys-sur-Coffrane, à Serrières, à Lausanne et à Genève. Il est l'auteur d'ouvrages théologiques et philosophiques ainsi que de nombreux articles de vulgarisation. Il écrit régulièrement dans *Arclinfo*.

Zoé dos Santos Costa, petite-fille de l'auteur, est gymnasienne, passionnée de dessins et de mangas japonais.



ISBN 978-2-9701600-4-5



9 782970 160045